Le Bulletin Nº 4

3 - 2005



Avertissement

Théâtre d'une "guerre sale", le Viêt Nam a reçu 83 millions de litres de défoliants hautement toxiques. Une pluie chimique s'est abattue sur le sud du pays de 1961 à 1971. L'opération *Ranch Hand*, destinée à détruire caches et vivres des soldats de l'armée du Nord et du Viêt Công, a empoisonné durablement les hommes et l'environnement. Symbole de cette mort lente tombée du ciel, l'agent orange et sa dioxine.

Trente ans après la guerre, d'anciens soldats des deux camps et des habitants des zones défoliées souffrent de maladies que la science a lié à une exposition aux herbicides. Ces victimes directes ont eu des enfants qui, par centaines de milliers, sont nés handicapés et avec des pathologies diverses. Aujourd'hui, après ces enfants de la dioxine, des petits-enfants de la dioxine naissent.

Confronté à ce désastre sanitaire et alors que des victimes de l'agent orange cherchent à obtenir des réparations aux États-Unis, un groupe

de dix-sept journalistes vietnamiens vous propose ce numéro du Bulletin, journal école de l'Association des journalistes du Viêt Nam (AJV), édité avec le concours de l'École supérieure de journalisme (ESJ) de Lille.

Il a été réalisé lors d'un stage de formation, du 7 au 26 mars 2005, encadré par cinq formateurs vietnamiens et français et avec la participation de deux étudiantes de la filière "Journaliste scientifique" de l'ESJ-Lille. Cette opération s'inscrit dans un programme de coopération, sur plusieurs années, financé par le ministère français des Affaires étrangères.

Ce numéro ne prétend pas faire le tour d'un sujet difficile s'il en est. Il vous donne à découvrir, avec toutes les imperfections d'un journalécole, les points de vue et les regards de journalistes vietnamiens sur une réalité vécue au quotidien. Il permet d'ouvrir les yeux sur un drame d'aujourd'hui provoqué hier par la folie des hommes.

De gauche à droite et de bas en haut : M^{le} Hoàng Ngoc Diêm (Journal de la province de Quang Nam), M¹¹⁰ Phan Hon Nhiên (hebdomadaire Etudiants du Viêt Nam). M™ Nguyên Thi Hông Nga (quotidien francophone Le Courrier du Vietnam), M¹⁶ Vu Huyên Nga (Institut de journalisme de Hà Nôi), M™ Pham Thi Thuy Nga (Agence vietnamienne d'information), M. Duong Ngoc Can (Association des journalistes du Viêt Nam), M. Dang Duc Tuê (Ecole supérieure de journalisme de Lille), M™ Lê Nguyên Thanh Thuy (tri-hebdomadaire Santé et Vie), M. Nguyên Ngoc Hung (quotidien L'Armée populaire), Mme Ta Thu Giang (quotidien en anglais Vietnam News), M. Lê Trân Nguyên Huy (hebdomadaire Journaliste et Opinion publique), M. Trân Tuân Linh (hebdomadaire Famille et Enfance), M. Nguyên Anh Binh (journal de la province de Hà Tinh), M. Lê Hông Quang (NTV, Télévision du Viêt Nam), M. Hoàng Hà (hebdomadaire Journaliste et Opinion publique), Mme Trân Thi Nguyêt Anh (quotidien Hà Nôi nouveau), M. Hoàng Quang Hà (magazine Vietnam illustré), M. Nguyên Phong Châu (T&T Design), M. Franck Renaud (École supérieure de journalisme de Lille), M. Nguyên Duc Binh (quotidien Jeunesse), M. Michel Leroy (École supérieure de journalisme de Lille).

Photo : M. Hoài Linh, photographe indépendant.



LE BULLETIN SPÉCIAL AGENT ORANGE. Rien n'aurait été possible sans la préparation logistique assurée par M. Duong Ngoc Can et MIN Nguyên Hai Vân, du Centre de perfectionnement des journalistes de l'AJV. Les reportages dans la province de Quang Nam ont pu se dérouler grâce à MM. Dinh Van Manh (Association des journalistes de Quang Nam) et Lê Viêt Hai (chef de la radio de Hôi An). La couverture de la conférence internationale de Paris a été assurée par MINS Géraldine Houot et Fabienne Rigal, étudiantes de la filière "Journaliste scientifique" de l'ESJ-Lille, en coordination avec leur responsable pédagogique, M. Éric Glover. Merci à M. Khanh Renaud, photographe indépendant, pour la mise à disposition de ses photos. La traduction de la version française a été assurée par MINS Nguyên Vân Anh, Nguyên Thu Huong, Lê Kiêu Ly, Trân Ngoc Bich et Dao-Mermet Thanh Huyên.

Sommaire

Histoire



| 83 millions de litres de défoliants | 4 |
|---------------------------------------|---|
| « Si j'avais su que c'était toxique » | 5 |
| Des mémoires douloureuses à Da Nang | 6 |
| « Une étendue d'arbres morts » | 7 |
| « Ça ressemblait à du crachin » | 7 |

Sciences



| Une catastrophe chimique sans précédent | . 8 |
|---|-----|
| Chez l'homme, l'incertitude perdure | |
| sur les effets sanitaires | . 9 |
| Un laboratoire vivant sur la dioxine | 10 |
| La hantise des mères vietnamiennes | 11 |
| L'écosystème durablement meurtri | 12 |
| | |

Victimes



| La mort lente des vétérans à Thai Binh | 14 |
|--|----|
| Un tour d'horloge au Village de l'Amitié | 15 |
| 27 500 victimes à Da Nang-Quang Nam | 18 |
| Les blessures encore béantes de Tiên Phuoc | 19 |
| Croix-Rouge contre agent orange | 20 |
| La vie minuscule de Thuong | 22 |
| Les "points chauds" de Da Nang | 25 |
| | |

Mobilisation



| Le début d'une longue bataille judiciaire | 28 |
|---|----|
| Quy, celui par qui tout a commencé | 29 |
| Victimes : une voix pour les sans-voix | 32 |
| L'art pour dire l'indicible | 34 |
| Un vétéran transformé en "saint occidental" | 36 |
| « Nous sommes là pour alerter l'opinion » | 38 |
| | |

Photo de couverture : Hông Nga

83 millions de litres de défoliants

La guerre américaine a transformé le Viêt Nam en laboratoire pour armes chimiques. Durant 3 735 jours, plus de dix ans, une pluie continue de défoliants s'est abattue sur le Centre et le Sud. L'objectif : empêcher les soldats de l'armée du Nord et du Viêt Công de se cacher dans les forêts et leur couper les vivres.

Les herbicides utilisés (1961-1971)

| Nom | Période d'utilisation | Quantité répandue (estimations en litres)** |
|--------------------------------------|--------------------------|--|
| Agent Rose* | 1961 et 1965 | 50 312 (413 852 fournis en plus) |
| Agent Vert* | Imprécise | 31 026 (quantité fournie) |
| Agent pourpre* | 1962-1965 | 1 892 773 |
| Agent orange* | 1965-1970 | 45 677 937 (incluant peut-être Agent orange II) |
| Agent orange II* ("Super orange") | Après 1968 | 3 591 000 (quantité transportée par bateau) |
| Agent blanc | 1966-1971 | 20 556 525 |
| Agent bleu (poudre) | 1962-1964 | 25 650 |
| Agent bleu (mélange aqueux) | 1964-1971 | 4 715 731 |

^{*} Herbicides contenant de la dioxine.

Les superficies touchées

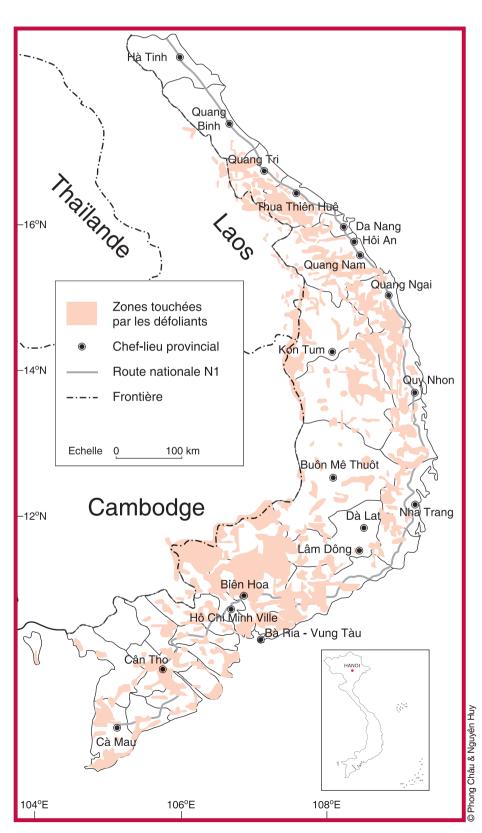
| Nombre | Nombre d'hectares touchés | | |
|-------------|---------------------------|------------------------------------|--|
| d'épandages | Ensemble des herbicides | Herbicides contenant de la dioxine | |
| 1 | 358 556 | 343 426 | |
| 2 | 369 844 | 332 249 | |
| 3 | 361 862 | 275 770 | |
| 4 | 341 037 | 236 232 | |
| 5 | 272 709 | 153 192 | |
| 6 | 216 724 | 119 127 | |
| 7 | 153 391 | 75 062 | |
| 8 | 138 610 | 51 371 | |
| 9 | 115 103 | 32 988 | |
| 10 et plus | 293 461 | 60 316 | |
| TOTAL | 2 631 297 | 1 679 734 | |

(Source: Jeanne Mager Stellman, Steven D. Stellman, Richard Christian, Tracy Weber et Carrie Tomasallo, École de santé publique Mailman, Université Columbia - New York, Nature, 17 avril 2003)

Les volumes déversés

| Année | Quantité d'herbicides utilisée (en litres) | |
|----------------|--|--|
| 1962 | 64 990 | |
| 1963 | 280 695 | |
| 1964 | 1 065 880 | |
| 1965 | 2 515 730 | |
| 1966 | 9 597 960 | |
| 1967 | 19 391 890 | |
| 1968 | 19 261 900 | |
| 1969 | 17 255 120 | |
| 1970 | 2 872 690 | |
| 1971 | 38 000 | |
| année inconnue | 1 064 345 | |
| TOTAL | 73 409 200 | |

(Source : archives de l'armée américaine, 1976. Ces données ont depuis été revues à la hausse par d'autres études)



^{**} Ces estimations ne concernent que les épandages réalisés par des avions Fairchild C-123 et ne prennent pas en compte les missions des hélicoptères et les épandages au sol.

La composition chimique

Teneur en TCDD (dioxine)

(La teneur en ppm, part par million, exprime les mg par kilo de substance)

| 8 | Agent rose | 65,6 ppm |
|---|---|-----------------------------|
| B | Agent vert | 65,6 ppm |
| 8 | Agent pourpre | 32,8 à 45 ppm |
| 8 | Agents orange et orange II ("Super orange") L'agent orange représente 61 % des herbicides utilisés | 1,77 à 40 ppm |
| 8 | Agent blanc | ne contenait pas de dioxine |
| 8 | Agent bleu | ne contenait pas de dioxine |

Quelques chiffres clés

- > Chaque baril contenait 55 *gallons* américains soit **208 litres**. Il était marqué d'une bande de couleur correspondant à chaque herbicide (orange, vert, pourpre...). Contrairement à ce que leur appellation pourrait laisser supposer, ces défoliants n'étaient pas colorés.
- > Une fois vidés et rincés, les barils gardaient encore des résidus contaminés de 1,25 mg à 5,96 mg de dioxine.
- > Huit autres herbicides ont été testés ou utilisés en petite quantité, au cours de la période 1962-1964.
- > Au total, **83 millions de litres** de défoliants ont été répandus sur le Viêt Nam, selon un bilan revu à la hausse par l'Université de Columbia en 2003. Environ **65** % des herbicides utilisés contenaient de la dioxine.
- > La quantité de dioxine dispersée lors des épandages serait d'au moins 221 kg et pourrait grimper jusqu'à 366 kg, soit le double ou le triple des estimations de l'armée américaine, selon les travaux de l'Université Columbia. Un chiffre qui ne prend pas en compte les épandages par hélicoptère et au sol.
- > 3 181 villages ont été directement touchés par les épandages, soit une population de 2,1 à 4,8 millions de personnes. 1 430 autres villages figurent dans les zones concernées par les épandages.
- > De 1961 à 1971, **19 905** sorties ont été accomplies par les avions pour disperser des défoliants, soit une moyenne de près de **11** opérations quotidiennes.

« Si j'avais su que c'était toxique... »



Cinq années de combats sur le front de Vinh Linh, dans la province de Quang Tri, une des plus touchées par l'opération *Ranch Hand*: Vo Ta Huong a mis longtemps à comprendre que sa vie était désormais polluée.

Yétait en février 1971, autour de notre position, les combats entre notre infanterie et l'infanterie adverse étaient terribles, on s'arrachait chaque morceau de terre. Les Américains utilisaient des avions pour nous appeler à déposer nos armes. Cette guerre des nerfs n'a pas marché, alors ils ont employé plusieurs avions qui dispersaient quelque chose qui ressemblait à du brouillard. Ce n'était pas facile à distinguer parce qu'il y avait de la brume, mais quand le ciel s'est dégagé, on voyait ça très distinctement. Le ciel était comme envahi par cette espèce de brouillard. Au petit matin, on a vu les feuilles tomber en nombre et les bourgeons brûlés. Peu à peu, les arbres autour de notre position sont morts, complètement dénudés. À chaque fois, notre unité partait à la recherche d'une autre forêt pour se cacher. Partout, cette même scène se répétait. En 1975, à la

libération du Sud, j'ai quitté l'armée et je suis rentré dans mon village, dans la province de Hà Tinh (Centre), me marier. Ma femme a accouché huit fois, mais six enfants sont morts à la naissance. Le quatrième est né sans main gauche, avec un thorax en entonnoir et une respiration difficile. Le médecin a dit qu'il est victime d'une anomalie cardiaque. Aujourd'hui, à 21 ans, il ne peut rien faire. Survivre est déjà bien. Mon cadet a 13 ans, mais il reste paralysé depuis tout petit, il ne peut pas marcher ni aller aux toilettes tout seul. Ce n'est qu'en 1995, vingt ans après, que j'ai appris que tout cela est dû au fait que j'ai été contaminé par cette "brume" au front. À l'époque, nous ne savions pas que ce brouillard était toxique. Si je l'avais su, je n'aurais pas fait autant d'enfants, et peut-être même ne me serais-je pas marié pour ne pas subir ce drame. »

Anh Binh

L'Opération Ranch Hand

Les opérations d'épandages ont duré plus de dix ans, du 10 août 1961 au 31 octobre 1971. Les avions de *Ranch Hand* ont dispersé 95 % des herbicides.

1961

12 avril : une note est soumise au président des États-Unis, John F. Kennedy. Elle propose neuf types d'actions militaires au Viêt Nam. Dans cette liste, les défoliations.

Mai : le vice-président américain, Lyndon B. Johnson se rend à Saigon pour rencontrer le président du Sud, Ngô Dinh Diêm. Parmi les décisions prises, la création d'un centre de recherche militaire pour développer de nouvelles armes. Il doit évaluer les possibilités d'utilisation d'herbicides pour détruire les forêts où se cachent les soldats du Front national de libération (FNL) et de l'Armée du Nord et les cultures dont ils se nourrissent.

10 août : une première mission test de défoliation se déroule le long d'une route au nord de Kon Tum, sur les hauts plateaux du Centre. Elle est menée par un hélicoptère de l'armée du Sud et disperse du Dinoxol (qui contient de la dioxine).

24 août : un appareil des forces aériennes du Sud répand du Dinoxol sur une portion de route au nord de Saigon. Une cible choisie par Ngô Dinh Diêm.

23 septembre : un message commun des départements de la Défense et de l'État américains stipule que des actions d'urgence doivent être engagées pour soutenir le gouvernement du Sud. Il suggère la mise en place d'un programme de défoliation. Au sein du département d'État, des voix s'élèvent contre ce programme. Elles ne seront pas entendues.

3 novembre: le secrétaire à la Défense, Robert S. McNamara reçoit un message recommandant la mise en œuvre d'un plan de défoliation en trois phases.

7 novembre : Robert S. McNamara demande au commandement des forces aériennes « de fournir, de manière prioritaire, les avions (des Fairchild C-123), le personnel et les produits chimiques » nécessaires aux opérations.

30 novembre : John F. Kennedy donne son feu vert au programme d'utilisation des herbicides au Viêt Nam, pour les seules défoliations. Il est baptisé *Trail dust* ("Piste de poussière") et comporte des épandages aériens (avions et hélicoptères) et au sol (bateaux, camions...). Les opérations conduites par des avions reçoivent le nom de code "Hadès", dieu des morts dans la mythologie grecque. Quelques années après, ce sera *Ranch Hand* (littéralement "Ouvrier agricole").

4 décembre : la date du 15 décembre est arrêtée pour le début des opérations. Plus de 75 000 litres d'agents rose et vert sont déjà à disposition à Saigon.

15 décembre : une première cargaison de 416 350 litres d'agent pourpre et de 185 465 litres d'agent rose quitte Oakland, en Californie, pour le Viêt Nam.

1962

7 janvier: six avions Fairchild C-123 partent des Philippines et atterrissent à l'aéroport de Tân Son Nhât, à Saigon, en fin de journée. Ils sont stationnés dans une zone réservée à l'appareil personnel de Ngô Dinh Diêm. Au plus fort, l'opération *Ranch Hand* comptera vingt-deux appareils.

8 janvier : arrivée à Saigon de la première cargaison de défoliants. 10 janvier : première mission test d'un C-123, qui disperse 830 litres d'agent pourpre. Il est précédé d'un appareil de l'aviation du Sud qui largue des tracts expliquant pourquoi les défoliations sont menées.

13 janvier : trois C-123 mènent la première opération officielle de défoliation.

Septembre: le programme s'intensifie. Il vise en particulier le secteur de Ca Mau, à l'extrême-sud, et ses mangroves.

2 octobre : Le président américain autorise la destruction des

Selon les chiffres de l'armée américaine, 64 990 litres de défoliants ont été utilisés en 1962.

1963

Février: premiers articles dans la presse américaine critiquant une « guerre sale ».

Près de 283 000 litres d'herbicides employés en 1963.

Des mémoires douloureuses à Da Nang

Au musée de Da Nang, une salle est réservée aux crimes de la guerre. Témoignage des horreurs du conflit et de ses conséquences, avec les images d'enfants victimes de la dioxine. Des victimes en période de paix.



Au musée de Da Nang, toute la panoplie des armes destructrices de la guerre menée par l'armée américaine est présentée aux visiteurs.

es visiteurs se font rares ici. Il s'agit surtout de touristes étrangers et parfois d'élèves ou d'étudiants », remarque une vieille marchande de thé sur le trottoir. Le musée de Da Nang est modestement installé dans la rue Le Duan, un des axes de la ville. Un bâtiment de trois étages, aux murs décrépis, sans rien de particulier pour attirer les visiteurs. En marge de l'agitation de la ville.

Peu de gens, même les locaux, savent que l'établissement recèle des archives de qualité sur la guerre du Viêt Nam (plus de 300 documents et objets). Les crimes du conflit sont présentés dans une salle au deuxième étage, nommée "Exhibition : war crimes". « [...] Nous ne sommes pas juges, nous sommes témoins. Nos devoirs sont de faire connaître à l'humanité les preuves de ces crimes horribles et d'unir l'humanité pour la justice au Viêt Nam. » L'extrait du propos de lord Bertrand Russel, organisateur du procès international pour juger les crimes de la guerre en 1967, est solennellement suspendu dans la salle d'exposition.

Une fois dans la salle, les visiteurs tombent nez-à-nez avec une fleur immense sur laquelle se pose un pigeon. Cette œuvre a été réalisée avec des bombes et munitions utilisées lors de combats à Quang Nam et Da Nang. Juste derrière, un mur en bois sur lequel a été dessiné un pigeon avec l'épi de blé dans le bec, copie de l'œuvre de Picasso. « Nous voulons insister qu'après la guerre, c'est la paix. C'est l'aspiration d'une nation, mais aussi de toute l'humanité », explique Hô Dac Trai, un responsable du musée. Au milieu de la salle, deux bombes au napalm, entourées de bombes à billes. Puis des obus, des canons... Un aperçu des armes utilisées par l'armée américaine.

« J'ai appris ce qu'est la guerre »

Plus loin, des photos noir et blanc des crimes commis par des soldats sont accrochées. « Quelle horreur ! » Huyên Nga, une jeune Hanoienne, n'a pas pu retenir son exclamation en voyant pour la première fois l'image d'un soldat américain ouvrant le ventre d'un Vietnamien avec un couteau. « J'ai vu des étrangers au bord des larmes en voyant ces images. Certains sont sortis de la salle pour pleurer. Ils ne peuvent plus poursuivre leur visite », témoigne M. Trai.

Les armes de la guerre peuvent tuer immédiatement. Les autres lentement, pendant des générations. Parmi elles, l'agent orange. La salle garde un espace pour les "victimes de la paix". Selon les derniers chiffres de la Croix-Rouge de Da Nang, au 31 décembre dernier, la ville compte 7 510 victimes des défoliants, dont 2 410 enfants de deuxième et 43 de la troisième générations. À côté de documents "secrets" de l'armée du Sud sur les objectifs de défoliation dans la province de Quang Nam et Da Nang en 1969-1970, des images d'enfants handicapés. Leurs regards constituent le procès de la guerre le plus convaincant.

« Je n'oublierai jamais aujourd'hui, jour où j'ai appris ce qu'est la guerre » : les commentaires de Châu, une lycéenne notés dans le Livre d'or du musée. Ailleurs, une signature « U.S. soldier 1968-1970 », avec ces mots : « La guerre a pris fin en 1975. Nous avons signé un accord de paix. Nous continuons la promesse de la paix par la construction de bibliothèques au Viêt Nam. »

Nguyên Hông Nga

« Une étendue d'arbres morts »



Photographe de guerre de 1968 à 1975, Pham Viêt Long était correspondant de l'Agence d'information Libération pour Quang Nam, Quang Ngai et Binh Dinh. Sur le front, il a vécu les "pluies chimiques".

près l'offensive du Têt en février 1968, l'armée américaine intensifie ses représailles contre l'armée du Nord et le Front national de libération. Les opérations d'épandages de défoliants se multiplient et atteignent un pic. « Souvent, dans l'après-midi, des avions américains survolaient les zones libérées pour pulvériser les défoliants. J'ai traversé des forêts, à l'ouest des provinces de Quang Nam et Quang Ngai, complètement dénudées. Ces produits pénétraient les plantes, la terre. Aucune plante, aucun arbre ne pouvait survivre. Les forêts n'étaient plus qu'une étendue d'arbres morts, de branches dépouillées, noircies. Parfois, espérant toucher nos rizières, les avions passaient très bas, crachant un brouillard blanchâtre. Je me souviens que nous étions cachés dans une forêt à proximité, nous nous sommes retrouvés avec nos vêtements mouillés. C'était comme une mousse sans odeur. Elle formait une écume qui s'accrochait aux arbres. Et quand elle touchait notre corps, elle finissait par ruisseler sur notre peau. Ça avait un goût sucré. Le maïs et le manioc se flétrissaient, les feuilles finissaient par tomber. Avec le manioc, on essayait quand même de le "sauver" en le coupant au niveau du sol, espérant que le défoliant n'avait pas eu le temps de pénétrer le tubercule. C'était pour manger.

Au bout d'un certain temps, le manioc a de nouveau poussé. Mais il était très difficile à manger, il cuisait mal, était dur... On n'avait pas d'appétit, d'autant moins qu'on avait peur d'être contaminé, mais la faim a fini par l'emporter et nous a conduit à risquer notre vie en mangeant ce manioc... »

Recueilli par Thuy Nga

« Ça ressemblait à du crachin »



Envoyé au Viêt Nam en 1968, le lieutenant Billy Kelly opérait à la tête de sa section dans des provinces du Centre. À deux reprises, il a été témoin d'épandages. Sans comprendre.

l'époque, j'appartenais à une section comprenant une trentaine d'hommes. Nous étions libres d'agir sur le front, la tactique du général Westmoreland avait changé. Nous patrouillions au pied des collines à l'ouest de la Nationale 1 et à l'ouest de Mô Duc et Duc Phô, dans la province de Quang Ngai. Je me suis fait la promesse de rentrer sain et sauf avec mes compagnons d'arme et de tout faire pour réduire au minimum les pertes causées aux Vietnamiens et au pays. C'était un état d'esprit assez répandu : on se disait que cette guerre était injuste et qu'on ne pouvait pas la gagner. Par hasard, j'ai été deux fois témoin d'épandages ; ca ressemblait à quelque chose comme du crachin. La première, ça s'est déroulé dans un champ de la vallée Sông Vê, à Quang Ngai. À ce moment-là, avec ma section, on se trouvait loin de l'endroit. On

était curieux de ce qui se passait. J'ai grandi dans la ville de New York, toutes les activités agricoles m'étaient donc étrangères. J'ai pensé qu'on avait lâché un produit pour l'agriculture... Les avions volaient lentement. Un autre jour, en dirigeant un convoi de secours depuis Duc Phô et Sa Huynh au sud de Quang Ngai, j'ai vu la scène se répéter le long de la Nationale 1. Nos jeeps et nos camions se trouvaient tout près. L'action s'est déroulée au moment où des civils vietnamiens travaillaient dans les champs ou marchaient près de la nationale. Le lendemain, je me suis rendu à un club d'officiers à Chu Lai, dans la province de Quang Nam. J'ai demandé ce qui c'était passé à quelques pilotes que j'ai rencontrés. Ils m'ont dit que c'était pour "nettoyer" des secteurs aux alentours des bases américaines ou le long de la Nationale 1. »

Recueilli par Ngoc Hung

L'Opération Ranch Hand (suite)

196

Janvier: introduction de deux nouveaux herbicides, l'agent orange (il représente un peu plus de 60 % des herbicides épandus au Viêt Nam) et l'agent blanc.

Décembre : les missions se concentrent sur la piste Hô Chi Minh, qui permet d'assurer le ravitaillement de l'armée du Nord et du FNL, et touchent le Laos.

L'usage des défoliants augmente : 2,5 millions de litres pour l'année.

1966

Juin : un appareil de *Ranch Hand* est abattu au-dessus de la province de Quang Tri.

Près de 9,6 millions de litres de défoliants sont épandus.

1967

Février: pétition de plus de 5 000 scientifiques (dont dix-sept prix Nobel) demandant au président Lyndon B. Johnson d'arrêter l'emploi d'herbicides.

Octobre : deux rapports officiels américains concluent que la destruction des cultures par les herbicides n'a pas posé de problème majeur de ravitaillement aux combattants du Nord et du FNL.

Les épandages de défoliants atteignent un pic : plus de 19,3 millions de litres sont dispersés, selon les statistiques de l'armée américaine

1968

L'engagement militaire américain est à son maximum : 538 000 hommes sont au Viêt Nam. Plus de 19,2 millions de litres d'herbicides ont été utilisés durant l'année. L'agent orange II (ou "Super orange") est introduit en cours d'année.

1969

16 décembre: Les Nations Unies affirment que tous les agents chimiques pouvant avoir des conséquences sur l'homme, les animaux et les plantes sont compris dans l'interdiction du protocole de Genève du 17 juin 1925 sur l'emploi de tous produits asphyxiants, toxiques ou similaires.

L'armée américaine a employé 17,2 millions de litres de défaliants en 1969

1970

15 avril : le département de la Défense suspend l'emploi de l'agent orange au Viêt Nam, après qu'un de ses composants (le 2.4.5-T, contenant de la dioxine) a été interdit aux États-Unis.

9 mai : dernière mission de défoliation de *Ranch Hand*, avec de l'agent blanc. Seules les opérations de destruction de cultures se poursuivent.

Un peu plus de 2,8 millions de litres d'herbicides ont été épandus en 1970.

1971

7 janvier : les trois dernières sorties des appareils de Ranch Hand. Des cultures dans la province de Ninh Thuân sont visées. 31 octobre : dernière opération de défoliation d'un hélicoptère américain. Près de 38 000 litres de défoliants ont été utilisés en 1971. En même temps qu'elle se désengage, l'armée américaine laisse à son alliée sud-vietnamienne quantité de défoliants.

Avril: sur ordre du département de la Défense, 5,1 millions de litres d'agent orange sont "rapatriés" du Viêt Nam vers l'île Johnston, dans le Pacifique. Ils s'ajoutent à un stock de 3,2 millions de litres, sur un site militaire du Mississippi.

1973

27 janvier: signature de l'Accord de Paris. Son article 21 précise que « [...] les États-Unis contribueront à guérir les blessures de la guerre et aideront à la reconstruction de la République démocratique du Viêt Nam ».

1975

8 avril : par une décision du président américain Gérald Ford, les États-Unis renoncent à l'utilisation d'herbicides en temps de guerre.

1977

L'agent orange stocké aux États-Unis est transféré sur un navire hollandais, le Vulcanus et incinéré à haute température au large, dans le Pacifique nord.

Franck Renaud

Une catastrophe chimique sans précédent

De 1961 à 1971, 83 millions de litres d'herbicides hautement toxiques ont été déversés sur des centaines de milliers d'hectares, au Viêt Nam principalement, mais aussi au Laos et au Cambodge.

eux substances ont principalement été choisies pour leur pouvoir défoliant et herbicide. Ce sont les acides 2,4-dichlorophéoxyacétique et 2,4,5-trichlorophénxyacétique. Suivant les types de plantes, ils provoquent soit une croissance désordonnée des tissus végétaux, soit des blocages au niveau des vaisseaux qui transportent la sève.

« L'impact est immédiat et durable sur les écosystèmes, les sols, l'équilibre des éléments fertilisants, les régimes hydrologiques, les plantes, les animaux et peut-être même sur le climat. C'est sans précédent en étendue et en intensité », explique Vo Quy, environnementaliste à l'université nationale de Hà Nôi. Entre 10 et 25 % de la surface du Sud Viêt Nam auraient ainsi été touchée.

Chaîne alimentaire

La dégradation des herbicides peut être rapide: des microorganismes peuvent les éliminer en moins d'un mois. Le gouvernement vietnamien a, après la guerre, rapidement développé des programmes de réhabilitation des écosystèmes. Leur bon fonctionnement est en effet indispensable à la santé humaine et à la réduction de la pauvreté. On est cependant encore très loin de la situation d'avant-guerre.

Le pire reste la dioxine, substance reconnue comme cancérigène, qui se trouvait dans les deux tiers des herbicides utilisés. Vingt-cinq ans après la fin de la guerre du Viêt Nam, un quart des quantités déversées se trouve encore dans l'environnement.

Et ce n'est pas fini. Si la dioxine ne s'accumule pas dans les végétaux, elle pénètre en revanche dans les sols où sa demi-vie (c'est-à-dire le temps nécessaire pour que la moitié d'une substance disparaisse) pourrait aller jusqu'à cent ans.

Lessivée par les pluies, elle rejoint ensuite lacs et rivières. Là, elle reste attachée aux sédiments, contaminant phytoplancton, zooplancton, poissons, canards et humains, par la chaîne alimentaire.



« Une fois dans le sang, elle est distribuée aux cellules où elle s'accroche aux graisses. Sa demi-vie est alors en moyenne de 8,7 années dans le corps humain, explique Sylvaine Cordier, directeur de recherche au CNRS français. Elle ne peut être excrétée que par amaigrissement ou par le lait maternel. Le problème est que, dans ce dernier cas, elle contamine aussi le bébé . »

Wayne Dwernychuk est environnementaliste chez Hatfield *Consultants* au Canada. Il a réalisé des études poussées dans la province de Quang Tri, l'une des plus touchées par les défoliants, dans le centre du pays. Pour lui, les sols étant les réservoirs ultimes de la dioxine, ce sont eux qu'il faut traiter en priorité. Cela nécessite une analyse des archives militaires pour connaître et confiner les "points chauds" et un déplacement en conséquence des personnes.

Géraldine Houot et Fabienne Rigal

Le baril d'un gaz irritant codé « CS-2 », découvert en mai 1970 dans une province du Centre Pour l'armée américaine , le Viêt Nam a constitué un terrain d'expérimentation pour les armes chimiques.

Qu'est ce que la dioxine?

Lorsqu'on parle de la dioxine, il s'agit de 2,3,7,8-tetrachlorodibenzo-para-dioxine. C'est la plus toxique de la famille des dioxines. Elle est produite lors de la fabrication de l'acide chloré 2,4,5-T, connu pour ses propriétés défoliantes. C'est donc un produit résiduel du processus de synthèse, qui n'a pas d'action herbicide en lui-même.

G.H. et F.R.

Chez l'homme, l'incertitude perdure sur les effets sanitaires

Le lien entre la dioxine et les malformations congénitales observées au Viêt Nam paraît parfois évident. Pourtant, même s'il est probable, rien n'est sûr.

a dioxine effraie. Que se soit de façon régulière ou accidentelle, elle a plusieurs fois prouvé son action néfaste sur le corps humain. Sa responsabilité est admise dans le développement de nombreux cancers et dans la baisse de fertilité des personnes touchées.

Mais, pour les futures mamans, ce sont les malformations congénitales qu'elle semble entraîner qui sont les plus angoissantes. De nombreux enfants de parents contaminés naissent avec de graves infirmités. Des études vietnamiennes ont montré des corrélations entre l'épandage de dioxine et la fréquence de malformations. Son action est aussi prouvée chez l'animal.

Pour Arnold Schecter, professeur à l'université Texas-Houston aux États-Unis et un des chefs de file des recherches sur l'agent orange depuis plus de vingt ans, on ne peut pourtant rien en déduire : « Même si on peut le suspecter, personne ne peut affirmer que la dioxine soit responsable de malformations congénitales. La malnutrition ou des virus comme le paludisme peuvent induire ce genre de maladies, et c'est souvent le cas au Viêt Nam. »

Francis Kahn, professeur en médecine a fait partie du tribunal (officieux) lancé en 1967 par le mathématicien anglais Bertrand Russell et présidé, en Suède puis au Danemark, par Jean-Paul Sartre. Il complète : « Entre les défoliants, les explosifs au mercure, le napalm et la dénutrition, il est impossible de savoir rigoureusement ce qui a provoqué quoi dans cette guerre. »

Peu d'études à grande échelle

Pour Sylvaine Cordier, épidémiologiste à l'Inserm, l'Institut national de la santé et de la recherche médicale en France, et auteur d'études sur les effets à long terme de l'agent orange, il faudrait une véritable coopération entre le Viêt Nam, les États-Unis et d'autres pays comme la France pour faire des études épidémiologiques à grande échelle. Mais pour l'instant les tentatives ont échoué.

Ces études sont difficiles à mener. Il est dur de savoir si les parents étaient contaminés lors de la naissance de l'enfant car les tests sanguins coûtent chers et ne suffisent pas toujours. Même si la dioxine reste de nombreuses années dans le corps humain, le temps passe et les malades de la première génération n'ont plus forcément de dioxine dans le sang.

Pour Jacqueline Laurent, chercheur à l'université Paris Sud, l'important n'est pas là. Puisqu'il est admis que la dioxine a des effets pathogènes, la première action à financer est la décontamination des sols sur les "points chauds" encore identifiables (champ de bataille, anciennes zones de stockage...). C'est le seul moyen pour éviter à la génération suivante de subir les mêmes nuisances.

G.H. et F.R.



Arnold Schecter, de l'université Texas-Houston, un des chefs de file de la recherche sur l'agent orange.

Treize maladies reconnues aux États-Unis

Officiellement chargé d'évaluer les effets à long terme des défoliants sur la santé des vétérans américains, l'Institut de médecine de l'Académie nationale des sciences des États-Unis dresse un état des lieux régulier. À ce jour, treize maladies sont considérées comme associées à une exposition aux herbicides (dont l'une relative aux enfants des vétérans), avec des preuves qualifiées de "suffisantes".

Les dernières pathologies ajoutées à cette liste sont la leucémie chronique (en 2002) et le diabète de type 2 (en 2000). Plusieurs types de cancers sont recensés : appareil respiratoire, prostate, tumeurs, lymphome non-Hodgkin. Le chloracné, rendue "célèbre" par l'empoisonnement à la dioxine du président ukrainien loutchenko, figure également sur cette liste

Dépister la présence de dioxine, que ce soit dans des échantillons prélevés dans l'environnement (sols, eau...), des denrées alimentaires ou des matériels biologiques (sang, lait maternel) coûte extrêmement cher. Au moins 1 200 dollars (environ 840 euros) pour un seul échantillon de sang ou de lait, selon l'OMS (Organisation mondiale de la santé). Les analyses liées à l'environnement peuvent coûter dix fois plus cher.

Une centaine de laboratoires dans le monde disposent du matériel pour analyser les échantillons tirés de l'environnement. Une vingtaine seulement peut traiter avec précision les échantillons biologiques. À ce jour, grâce à des financements étrangers, le Viêt Nam a pu tester 4 000 échantillons de sang : une "goutte d'eau" par rapport au nombre de victimes présumées.

Ces analyses ont cependant fourni quelques indications. Ainsi, vingt-cinq ans après la réunification du Viêt Nam, le niveau de dioxine dans le sang de résidents de la ville de Biên Hoa, près d'Hô Chi Minh-Ville – importante base où étaient stockés les défoliants durant la guerre – est parfois 135 fois supérieur à celui d'habitants de Hà Nôi, la capitale qui n'a jamais été touchée par les défoliations.

Thu Giang

Un laboratoire vivant sur la dioxine

Responsable pendant longtemps de la section d'obstétrique à l'hôpital militaire 108, la docteur Nguyên Thi Ngoc Toan a côtoyé au quotidien le malheur des mères qui mettaient au monde des enfants malformés.

'impuissance. Pour la docteur Nguyên Thi Ngoc Toan, c'est le sentiment qui domine. « L'agent orange est comme la peine capitale prononcée contre des civils innocents », résume-t-elle. « Une peine dont on hérite de génération en génération. La médecine ne peut rien... »

Selon les récentes statistiques de chercheurs américains, le nombre de Vietnamiens contaminés par la dioxine s'élève à 4,8 millions de personnes. Toutes victimes d'une des guerres chimiques les plus importantes de l'histoire de l'humanité.

La docteur Toan estime qu'« encourager les études contribuera à apaiser les souffrances des victimes ». Différents pays coopèrent actuellement dans ce domaine : le Canada, les États Unis, le Japon, la Belgique, les Pays-Bas, la France...

Pour elle, « le Viêt Nam est un véritable laboratoire vivant sur la dioxine ». Cette substance est classée parmi les produits toxiques les plus dangereux. Elle peut provoquer différentes maladies, des cancers et des malformations congénitales.

Dès le début des années 1970, les scientifiques vietnamiens ont souligné le lien de causalité. Le professeur Tôn Thât Tung, un spécialiste de premier rang, a annoncé lors d'une conférence internationale qu'on relevait des taux de cancers et de malformations congénitales anormaux dans des régions où des défoliants avaient été répandus.

Malformations congénitales

En 1983, une conférence internationale à laquelle participaient 22 pays a conclu qu'il existe cinq groupes de malformations congénitales fréquentes au Viêt Nam et moins répandues dans le monde : celles affectant la colonne vertébrale, les membres, les sens, les siamois, le bec de lièvre et la fente palatine. Trois autres colloques internationaux se sont réunis depuis au Viêt Nam.



Pour la docteur Nguyên Thi Ngoc Toan, « l'agent orange est comme la peine capitale prononcée contre des civils innocents ».

En 1990, des scientifiques américains et australiens ont montré que la dioxine affecte les cellules reproductives de l'hômme et de la femme. Les statistiques de l'hôpital Tu Du à Hô Chi Minh-Ville montrent que le taux de malformations congénitales dans les régions où était répandu l'agent orange est le triple de celui d'autres régions.

En 2000, un groupe de spécialistes canadiens a mené une étude indépendante à Biên Hoa, près d'Hô Chi Minh-Ville. Les résultats montrent que la quantité de dioxine dans le sang des habitants de cette région "chaude" est bien plus élevée que dans d'autres régions. À l'époque, cette information a été considérée comme sensible car pouvant affecter l'économie, les exportations et le tourisme... Vu ses moyens financiers limités, le Viêt Nam ne dispose pas encore de laboratoire pour étudier la dioxine.

Seuls 4 000 échantillons biologiques ont pu être analysés à l'étranger. C'est une des raisons pour lesquelles des millions de Vietnamiens affectés par la dioxine ne sont pas reconnus. D'après la docteur Toan, « il faudrait mettre sur pied des laboratoires dans les trois régions du pays. Bien que cela soit coûteux, c'est nécessaire pour les victimes comme pour la recherche à long terme ».

Van Nghièp Chuc et Trân Tuân Linh



« Faciliter l'accès aux soins »

Quelles réponses la médecine peut-elle apporter à ceux qui souffrent de la guerre et des conséquences de l'agent orange ? Le psychiatre Bernard Doray, intervenant lors de la conférence à Paris, livre quelques pistes. « C'est une question compliquée. La dioxine est seulement un des éléments de la situation. Des endroits sont complètement dévastés au niveau environnemental. Il v a eu beaucoup de déplacements de population et aussi

complètement dévastés au niveau environnemental. Il y a eu beaucoup de déplacements de population et aussi de la pauvreté. Il y a une perte de repères symboliques : l'eau, les forêts, les animaux... On a affaire à des gens déjà en fragilité sur le plan culturel, en plus il y a eu les bombes et des combattants traumatisés qui ne sont toujours pas "revenus" de leurs combats.

La chirurgie peut aider certaines malformations pas trop graves, comme par exemple les doigts palmés. Mais comme ce sont surtout des gens pauvres, coupés du monde, les enfants sont mis à l'écart, ne vont pas à l'école. La chirurgie est importante mais il faut faciliter l'accès aux soins.

Être "enfant de la dioxine", cela devient aussi parfois un statut. Ça peut donner une source de revenus régulière. La place de ces enfants est à la fois valorisée et annulée. Il faut raconter l'histoire de la dioxine, désigner les causes des maladies. Il faut donner la parole à ces enfants. Ces petits sont souvent des "enfants-objets", passifs. Il n'y a pas assez de jouets et encore moins de jouets spécialisés et stimulants. L'orthopédie est importante aussi.

La Croix-Rouge vietnamienne joue un rôle important : il y a des volontaires qui font des massages qui ne sont pas forcément d'une grande efficacité, mais qui ont de l'importance dans l'attention qu'ils montrent aux handicapés. »

Recueilli par Géraldine Houot et Fabienne Rigal

La hantise des mères vietnamiennes

La grossesse, la naissance, l'éducation : à aucun moment, enfanter n'est anodin. La crainte de malformations ou de retards psychiques se poursuit souvent toute la vie durant.



M™ Ngô Thi Ngân a eu sept enfants. Deux sont nés avec des malformations.

guyên Thi Tich, de Hôi An (province de Quang Nam) porte un bambin de 5 ans bien rondelet dans ses bras et entre dans la chambre de son fils cadet. Son regard hagard passe de l'un à l'autre. Son aîné est un squelette allongé de 18 ans recroquevillé sur son flanc. Tich sanglote : « J'ai attendu douze ans pour concevoir un autre enfant. »

« J'ai mis un an pour décider si je mettrai encore au monde ou non des enfants. La famille du côté de mon mari me pressait. J'ai accepté de courir le risque. Mais, à chaque fièvre, je craignais qu'il ne devienne comme son frère. » On ne sait jusqu'à quand ces crises d'épilepsie poursuivront encore cette femme. Mais une chose est certaine : son regard restera à jamais marqué par la douleur.

La hantise de l'anormalité

Ngô Thi Ngân, elle, a sept enfants à Diên Hông. Le deuxième et sixième sont malformés et en proie à d'interminables crises d'épilepsie. L'un doit marcher sur les genoux, l'autre ne tient sur ses pieds qu'au prix d'un équilibre précaire. « Chaque fois que j'ai été enceinte,

raconte-t-elle, j'ai connu la même frayeur. Comme la contraception m'était inconnue, j'ai eu beaucoup d'enfants. À chaque naissance, je vérifiais que mon bébé avait tous ses membres. » Les années passent, mais Ngân est toujours hantée par la même peur. Elle scrute la cour pour regarder son petit jouer. Sa deuxième fille survient. Elle sursaute. À Tân Thanh, Nguyên Thi Thuy prépare le cartable de son fils qui s'apprête à aller à l'école. Il est en terminale. Sa taille démesurée lui donne des airs d'ours. Elle le conduit à la porte puis revient vite dans la maison : sa fille qui vingt-deux ans durant n'a jamais ouvert les yeux, ni quitté son lit est en proie à une crise d'épilepsie et vient de tomber par terre.

Selon les recensements, la province de Quang Nam compte plus de 20 000 personnes contaminées par l'agent orange ou soupçonnées de l'être. Autant de mères hantées par l'anormalité de leurs enfants. Certaines réalisent vaguement. D'autres ne connaissent rien du mal à l'origine de leurs souffrances. Toutes en tout cas savent combien la maternité est fragile.

Diêm Hoàng Ngoc

Les victimes doivent-elles procréer ?

Des millions d'enfants sont nés et naissent encore handicapés. Soldats ou habitants des zones d'épandages et de stockage, leurs parents ont été exposés à l'agent orange. Ces victimes auraient-elles dû faire des enfants ? Une question délicate.

Directrice de l'Hôpital Tu Du à Hô Chi Minh-Ville, qui dispose du service de gynécologie obstétrique le plus réputé du Viêt Nam, la D' Nguyên Thi Ngoc Phuong, se montre catégorique : « On ne doit pas empêcher les victimes de produits chimiques toxiques d'avoir des enfants

Pourquoi? « Parce que toutes les personnes affectées par l'agent orange ne font pas systématiquement des

enfants congénitalement malformés. Si leurs premiers enfants souffrent de malformations, ce ne sera pas forcément le cas des suivants. »

À la Polyclinique de Quang Nam (Centre), la D' Pham Thi Thu Nguyêt, chef et employée chevronnée du département d'obstétrique, ne partage pas cet avis. Elle estime qu'il convient de « conseiller à ces personnes de ne plus concevoir. Il ne faut pas laisser des générations futures malades, handicapées, incapables d'assumer leur avenir ».

Sur le terrain, dans les provinces, avec l'expérience, de nombreux professionnels du corps médical n'ont pu que constater les conséquences des défoliants sur les enfants qu'ils mettent au monde. Faute d'équipements modernes qui permettraient un diagnostic précis, ils ne sont pas en mesure de conseiller aux femmes enceintes d'accoucher ou non.

La D' Phuong estime que la responsabilité des médecins est d'abord de donner des conseils et de bien organiser le suivi des consultations et des diagnostics durant la grossesse. « Quand on découvre des fœtus de 14 ou 16 semaines qui présentent des malformations, on pratique un avortement. Nous appliquons ce programme à l'Hôpital Tu Du depuis 1998. »

Thu Giang



Une zone ravagée par les herbicides dans la province de Cà Mau, à l'extrême-sud du Viêt Nam.

L'écosystème durablement meurtri

La guerre terminée, il était parmi les premiers à inspecter les zones touchées par les défoliants. Phung Tuu Bôi, directeur du Centre de protection de la nature et de développement communautaire, n'en a toujours pas fini avec les herbicides.

Quelles sont les conséquences de cette guerre chimique sur l'environnement du Viêt Nam? La guerre chimique menée par les États Unis au Viêt Nam est la guerre de destruction la plus terrible de l'histoire humaine. Plus de 3,3 millions d'hectares de terres, des forêts pour la plupart, ont été touchées par les agents toxiques.

Les produits chimiques ont rendu plus d'un million d'hectares de terres arides et incultes. Des animaux rares et précieux ont peu à peu disparu. Quant aux poissons, les espèces se sont appauvries.

Comment cet environnement contaminé peut-il affecter l'homme ?

La dioxine pénètre le corps humain par trois voies principales : alimentaire, cutanée et respiratoire. On est facilement contaminé par la dioxine en mangeant la viande des animaux ou de poissons vivant dans les régions touchées par cet agent toxique. Puis il se dissout dans les graisses. Ce qui est

extrêmement dangereux. La dioxine ne se dissout pas dans l'eau et ne métabolise pas dans les arbres, mais si on mange des tubercules plantés dans ces régions, on peut être intoxiqué.

L'environnement du Viêt Nam, la nature, se remettent-ils de cette guerre ?

Après la guerre, le Viêt Nam a reboisé les forêts détruites par les agents toxiques et ce travail a donné de bons résultats. Jusqu'à présent, des conditions climatiques et géographiques propices ont accéléré le processus de décomposition naturelle de la dioxine. L'environnement est devenu plus pur. Par exemple, la teneur en dioxine dans les poissons et les céréales est actuellement insignifiante, car leur cycle de vie est très court. Mais pour que l'environnement se rétablisse totalement, il faudra encore quatrevingts ou cent ans.

Différentes conférences internationales sur les mesures de traitement environnemental dans les "points chauds" de contamination ont eu lieu. Les scientifiques étudient actuellement des micro-organismes capables de décomposer la dioxine. En l'état, pour des raisons financières et humaines, ce travail n'a pas abouti. La dioxine existe toujours dans les régions gravement contaminées. Elle menace la santé de l'homme. Elle n'est pas une question du passé, mais du présent.

Recueilli par Tuân Linh

86 % des opérations visaient les forêts

Les épandages de défoliants ont causé des dommages, à des degrés divers, à au moins 10 % de la superficie du Viêt Nam du Sud, qui est de 17 millions d'hectares. D'autres rapports suggèrent qu'un quart des terres ont été touchées par ces opérations.

Une immense majorité (86 %) de ces missions d'épandages visait d'abord les forêts et plantations, ainsi que les mangroves.

Les forêts, concentrées aux deux tiers sur les hauts plateaux du

Centre, représentaient un peu plus de 10 millions d'hectares. Les 14 % restant ont touché des zones de cultures, particulièrement les rizières.

Les pertes de bois marchand dues aux herbicides sont estimées à 20 millions de mètres cubes. L'ensemble des destructions de bois dues à la guerre monterait à 90 millions de mètres cubes.

En causant la perte d'arbres, les défoliations sont aussi à l'origine de maux qui s'enchaînent : l'écosystème vacille, la biodiversité est atteinte, les sols s'appauvrissent, la contamination des eaux augmente, les inondations se font plus sévères, des herbes et des plantes indésirables poussent...

(Source : communication de Phung Tuu Boi à la conférence sur « Les conséquences à long terme de la guerre du Viêt Nam sur les écosystèmes », organisée en 2002 à Stockholm, en Suède).

Survivre



La mort lente des vétérans à Thai Binh

Soldats de l'armée du Nord, ils ont écumé les fronts du Sud de 1964 à 1972. Ils vivent aujourd'hui par milliers dans la province de Thai Binh, dans le delta du fleuve Rouge. Le "brouillard blanchâtre" tombé des avions américains les a enveloppés plusieurs fois. Trente ans après, survivants, ils meurent à petit feu.

n filet de voix, marqué par des râles, symptômes d'une "bronchite chronique". Dang Phuc Duong, 70 ans, appartient à ces soldats rentrés contaminés. Il y a plus de quarante ans, ce chef d'une escouade de reconnaissance de la zone militaire du Nord-Ouest s'est battu sur le front disputé de la 5° zone militaire (qui couvre les actuelles provinces de Quang Tri à Quang Ngai).

« Début 1963, à 28 ans, j'ai été affecté à l'escouade de reconnaissance de la division 316. Depuis cette date et jusqu'en 1968, nous étions tantôt à Quê Son (Quang Nam), tantôt à Da Nang, tantôt au Laos. À l'aube ou au crépuscule, des groupes de trois avions américains papillonnaient, avec des bruits mats, au-dessus de nos têtes.

Ils volaient très bas. Puis, leur ventre et leur queue crachaient cette espèce de poussière, de brouillard, en rasant les cimes des arbres. Chaque groupe de trois appareils était suivi d'un autre, puis d'un autre encore...

En bas, nous marchions sous ce brouillard blanchâtre. À ce moment-là, qui savait qu'il s'agissait d'un produit meurtrier? Chaque jour, on continuait de manger des légumes cueillis dans la forêt, de nous baigner, de laver nos vêtements avec l'eau des sources. Certains buvaient même cette eau... Maintenant que je repense à cela, c'est terrible! » Les récits des anciens combattants de Thai Binh se font écho les uns aux autres. Dinh Van Binh, 66 ans, était de toutes les campagnes à Quang Ngai, Quang Nam et Phu Yên, de 1964 à 1968. Il s'est nourri de manioc et a bu de l'eau contaminés. « Il y avait des éternuements, des vertiges, des maux de tête; mais personne ne pensait être malade. »

28 000 anciens soldats malades

Trente ans après la libération du Sud, ils sont des milliers, près de 28 000 selon l'Association des anciens combattants, à vivre à Thai Binh avec leurs maladies, souvent parents d'enfants handicapés. M. Binh se débrouille difficilement avec sa fille de 25 ans, Hà, sourde et muette, un corps raide sur un lit qui menace de s'écrouler. Sa femme a la gorge



Dinh Van Binh, 66 ans, a combattu dans les provinces du Centre et s'est nourri de manioc et d'eau contaminés. Sa fille Hà, 25 ans, est sourde, muette et paralysée.

serrée: « Quand on fait un enfant, qui ne veut pas qu'il puisse un jour appeler "papa", "maman"; qu'il soit normal, comme les autres. Regardez le malheur qui nous est arrivé. » Elle sèche ses larmes avec un pan de son chemisier.

Entre deux sanglots, elle reprend : « Il n'y a pas que Hà, mon mari aussi est tout le temps malade. Mais ce qui m'effraie le plus, c'est cette maladie étrange. Quand il ne dit rien, ça va. Mais dès qu'il a dit deux ou trois phrases, son visage devient tout rouge et il n'arrête plus de parler. Il se met en colère si quelqu'un l'interrompt... Et il suffit que le climat change, il se plaint d'avoir mal partout. Vieille comme je suis, toutes les nuits, je dois masser ses jambes, son dos tout en gardant un œil sur Hà, pour l'aider à faire ses besoins. Ce n'est pas une vie! »

Dang Phuc Duong, lui aussi, ne compte plus ses maladies. Le Village de l'Amitié, près de Hà Nôi, lui a délivré un certificat en 2000 les détaillant : « Dégénérescence de la colonne vertébrale, des cervicales, inflammation des articulations au niveau des épaules, inflammation chronique du gros intestin. » Il sert du thé. Ses mains ne finissent plus de trembler, le thé déborde sans qu'il puisse arrêter de servir. « J'ai 70 ans, c'est déjà bien. Mes mains tremblent, mais ce n'est rien. Quand le temps est capricieux, je ne peux rien faire, mes entrailles semblent bouillir. » « Le pauvre, il est père de trois enfants, tous malformés, tous déjà morts », s'indigne Duong Duc My, le vice-président de l'Association des anciens combattants de Thai Binh. Puis M. My continue: « Nous avons eu la chance de survivre à la guerre, mais vivre comme ça, avec tant de maladies qui nous rongent, c'est une mort lente... »

Duc Binh

Un tour d'horloge au Village de l'Amitié

L'Amitié a son village. Près de Hà Nôi, un centre spécialisé héberge 115 jeunes handicapés et 40 anciens combattants. Tous victimes de l'agent orange ; première, deuxième et troisième générations.

🔁 ix heures du matin. Réveil. Il pleut. La séance de gymnastique est annulée. Ça ne change rien au programme de la petite Nu et des vingt-et-un autres occupants de la "maison" numérotée T5. Elle est réservée aux cas les plus graves, ceux des malades qui reçoivent des soins particuliers. Dang Thi Nu est née en 1995, dans la province de Hà Tây, là où est installé le Village de l'Amitié. Enfant unique d'une famille dont le grand-père, vétéran de la guerre contre les Américains, et le père ont été contaminés par la dioxine. Nu est née aveugle, sourde et muette. Ses parents ont divorcé. Elle vivait avec ses grands-parents. « En 2002 sa grand-mère l'a emmenée ici. Elle était très maigre, sale et faisait pipi et caca n'importe où. La pauvre! Nous lui apprenons petit à petit à manger et à dormir à des heures précises. » M^{me} Trân Thi Hông, une aide-soignante, a le regard embué. La soixantaine, dévouée, elle soigne Nu depuis ses premiers jours au village. Le seul jouet de l'enfant, un morceau de papier d'aluminium roulé qu'elle agite toute la journée.

7 h. Tout le monde avale tant bien que mal son petit-déjeuner à la cantine. Sauf les enfants de T5, servis dans leurs chambres par celles qu'ils appellent, comme M^{ne} Hông, « maman ». Hang, de la maison T4, et quelques autres, inscrits à l'école, mangent avant pour rejoindre la classe dès 6 h 45.

Les études de la jolie Hang

Ce matin, une sortie figure au programme. Les pensionnaires du Village partent pour une séance au cirque de Hà Nôi. La pluie tombe toujours. Trois cars les emmènent. Nu reste au village. Elle ne peut rien voir ; elle ne peut rien entendre. Elle garde son bout de papier à la main. Hang n'y participe pas non plus : « Je ne veux pas abandonner mes études. » À 15 ans, Nguyên Thi Thu Hang est jolie comme la lune. Ses jambes tordues rendent sa démarche difficile. « Mon père était soldat de 1969 à 1979. Il a toujours trois éclats de balles dans le corps. »

10 h 50, dix minutes avant le déjeuner. La pluie cesse. Les enfants rentrent du cirque,



Nu occupe ses journées en agitant un morceau de papier d'aluminium.

heureux. Mme Hông emporte 22 plateaux de riz de la cantine au bâtiment T5 pour Nu et les autres. Hang, rentrée tard de l'école, mangera après. Mais ce midi, elle n'a pas d'appétit car Liên est malade et n'avale rien. « C'est mon amie la plus proche ici. »

Après la sieste, les enfants se partagent entre exercices physiques et ateliers de broderie ou de fabrication de fleurs artificielles. Hang repart pour l'école. Nu ne bouge pas de la maison T5, avec son morceau de papier pour compagnon.

15 h. Les handicapés se mettent en cercle autour d'un reporter photo français. Patrick Aventurier travaille à l'agence Gamma. Hang et Nu ne participent pas au cercle de rires.

17 h. Tout le monde se retrouve à la cantine. Après le dîner, ils s'amusent ou regardent ensemble la télé toute la soirée.

21 h 30. Nu et les autres se couchent. Hang revoit sa leçon jusque tard dans la nuit. « J'aime bien apprendre et je suis toujours sérieuse. Mais je ne peux jamais rattraper mes amis. » Hang parle de ses jambes. Et de sa tête. Nguyên Hông Nga

Le cœur des soignants

Le sourire doux, il répare des fauteuils roulants dans la salle de réhabilitation fonctionnelle du Village de l'Amitié. Son nom : Nguyên Van Khiên. À la fois homme à tout faire et assistant d'un groupe de huit médecins, infirmiers et préparateurs en pharmacie, chargé de soigner les enfants.

Khiên s'occupe du matériel médical, des piqûres ou encore des massages. Son visage est irrigué par la sueur en ce jour frisquet. La fatigue s'efface quand Khiên se lance et commence à parler de "ses" jeunes malades : « À leur arrivée, la petite Yên ne marchait que sur le bout de ses orteils ; le corps de la petite Nga se crispait. Avec les exercices, elles se sont métamorphosées. En les regardant marcher, je suis heureux. »

Chaque jour, de chez lui, Khiên pédale sept kilomètres jusqu'au Village de l'Amitié. Il gagne 550 000 dôngs (environ 27,5 euros) par mois. Sa motivation est ailleurs, dans la région du cœur. Confidences de Khiên: « J'ai compris le sens du mot "cœur" le jour où j'ai dû écrire dans un carnet de santé le nom du cinquième et dernier enfant d'une famille, une petite fille victime comme les autres de l'agent orange. Ces cinq enfants ont été envoyés ici, les uns après les autres. Trop de souffrances. Trop de malheurs. Ceux qui sont en forme et qui sont heureux, comme moi, n'ont qu'un seul choix : se dévouer à ce travail. »

Le Village de l'Amitié est situé dans la grande banlieue de Hà Nôi, à Vân Canh, une commune de la province de Hà Tây. Il a été créé en 1998, à l'initiative d'un vétéran américain, George Mizo (décédé depuis). « Depuis sa création, le village a reçu plus de 200 enfants et un millier d'anciens combattants. Son budget annuel oscille entre 1,5 et 2 milliards de dôngs (soit de 75 000 à 100 000 euros). Soixante pour cent proviennent du Comité international des Villages de l'Amitié et 20 % du budget de l'État vietnamien. Les autres 20 % sont constitués de dons. Ils sont entre autres apportés par des anciens combattants vietnamiens, américains, allemands, français, japonais et anglais.

Nhiên Phan et Nguyên Hông Nga



Et pourtant, la vie continue...

Le bain de son fils rythme le temps de M^{me} Liên. Ses quatre enfants sont handicapés. Cinq autres sont décédés. Son mari, M. Binh, était *bô dôi* pendant la guerre. L'agent orange, il connaît. Pour que la famille vive, M. Binh fait le cyclo dans la province de Thai Binh. Sa femme récupère ferraille et vieux papiers. Quant aux enfants, c'est selon leur handicap : la plus jeune va à l'école, une autre apprend la couture, la dernière s'occupe des cochons... Le petit frère, lui, reste couché. Paralysé.



La famille de Lê Van Binh, 50 ans, se retrouve pour le dîner.



Hoa, 22 ans, prépare la plâtrée des cochons.



 M^{mc} Liên récupère la ferraille et les journaux pour les revendre et gagner un peu d'argent : chaque jour, elle pédale environ 40 kilomètres.



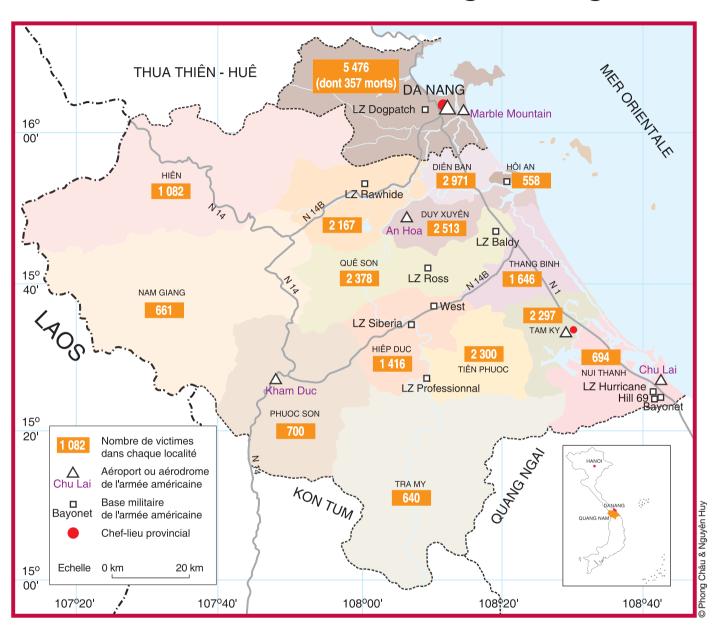
Lua, 15 ans, va à l'école. À la maison, elle s'occupe aussi de son petit frère, totalement paralysé.

Hiêu, 18 ans,

la plus "légèrement" handicapée des enfants,

apprend la couture.

27 500 victimes à Da Nang-Quang Nam



1,3 million de litres de défoliants dispersés

| ZONES | AGENT ORANGE | AGENT BLANC | AGENT BLEU | TOTAL |
|--------------------|--------------|-------------|------------|-----------|
| Da Nang | 52 230 | | 7 700 | 59 930 |
| Marble Hill | 58 310 | 25 440 | 70 050 | 153 800 |
| LZ Dogpatch | 16 990 | | 31 230 | 48 220 |
| Hôi An | 66 310 | 11 360 | 52 800 | 130 470 |
| An Hoà | 24 600 | 6 810 | 42 580 | 73 990 |
| LZ Baldy + Hill 63 | 135 990 | 23 470 | 52 800 | 212 260 |
| LZ Ross | 58 310 | 25 440 | 70 050 | 153 800 |
| LZ Professionnal | 148 750 | 49 210 | 65 140 | 263 100 |
| Firebase West | 58 310 | 13 970 | 69 950 | 142 230 |
| Chu Lai | 46 060 | 15 710 | 6 050 | 67 820 |
| Hill 69 | 43 980 | 15 710 | 6 050 | 65 740 |
| TOTAL | 709 840 | 187 120 | 474 400 | 1 371 360 |

Da Nang et la province de Quang Nam comptent 27 499 victimes présumées de l'agent orange. Un chiffre issu d'une enquête de la Croix-Rouge réalisée en 2000 (pour la seule ville de Da Nang, le chiffre à fin 2004 fait état de 7 510 victimes, soit une hausse de près de 50 %). La carte ci-dessus présente les principales implantations militaires américaines. Plus de 1,3 million de litres de défoliants ont été épandus sur ce secteur. Ces données, tirées des archives de l'armée américaine, sont partielles et ne représentent que les herbicides dispersés par les avions de Ranch Hand, d'août 1965 au 31 octobre 1971. Elles ne comprennent pas les épandages par hélicoptère ou au sol et ceux d'avant août 1965.

Les blessures encore béantes de Tiên Phuoc

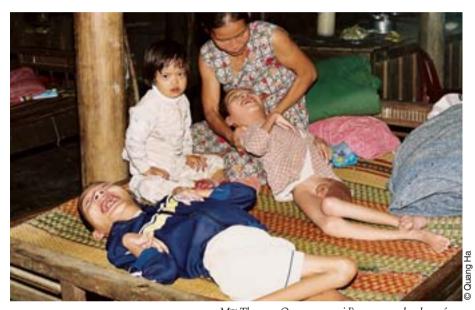
De 1967 à 1969, les communes de Tiên Son, Tiên Câm, Tiên Ha (province de Quang Nam), bastion Viêt Công, ont été les cibles des défoliants américains... Près de quarante ans plus tard, des centaines d'enfants continuent d'être contaminés.

'est un petit coin de verdure, niché au pied d'une montagne. Au hameau de Câm Dông, sur la commune de Tiên Câm, rien ne vient troubler le calme de la rizière. Le cri d'un enfant vient soudain déchirer le silence. Dans le recoin sombre d'une maison en bois, sous un toit en tôle fatigué, un petit corps squelettique est recroquevillé. Sur ce lit misérable, une tête d'une taille démesurée. La bouche pleine de salive s'ouvre dans un pleur pour laisser voir une denture approximative. Les membres aussi sont atrophiés.

Au cri de leur enfant, Nguyên Van Hai, 52 ans, et sa femme Truong Thi An, 44 ans, se précipitent. « Il souffre, ses membres se recroquevillent, quelle douleur! », se lamente Hai. Il demande à sa femme quelques comprimés d'Erybact 365 et de paracétamol pour les introduire dans la bouche de l'enfant. « Chaque fois qu'il souffre, nous ne pouvons pas le consoler car il est complètement inconscient. Ces comprimés soulagent sa douleur et l'endorment... »

« À Son Câm Ha, la même scène se répète plus d'une fois », prévient Pham Ngoc Luong, le président de la Croix-Rouge de Tiên Phuoc. Ainsi, au hameau de Hôi Lâm, dans la commune de Tiên Châu. La maison est modeste, accrochée au flanc de la montagne. À l'intérieur, couchés sur un lit, trois enfants sont immobiles. « Ils viennent de s'endormir », explique Truong Thi Thuy, la mère, en les recouvrant d'une couverture usée, trop petite pour abriter les petits pieds tordus.

« Mon mari, Nguyên Huu Dông, est né ici. Lorsque les Américains larguaient l'agent orange entre 1967 et 1969, il vivait là. Il a été contaminé à cette époque... » Marié en 1984, le couple donne naissance un an plus tard à une fille. « Mon mari voulait un fils. L'année suivante un deuxième enfant naît : un garçon! Mon mari était ravi. Mais curieusement, à partir du troisième mois, le bébé pleurait toute la journée et paraissait inconscient. Deux ans plus tard, un autre garçon arrive.



M^{me} Thuy: « On nous considère comme des damnés. »

Mais comme son frère, il n'arrêtait pas de pleurer. Sourd, muet, paralysé, il est mort quelques mois plus tard. »

La vie s'est arrêtée

Plongé dans le désarroi, le couple veut surmonter le destin en donnant la vie à sept enfants. « Parmi eux, cinq sont sourds, muets, paralysés et inconscients. C'est une lourde charge. Seule notre fille aînée est épargnée mais personne n'ose la prendre comme épouse. On nous considère comme des damnés. Ma fille aime un garçon. Mais sa famille ne leur permet pas de se marier. Ce n'est que lorsque ma fille donne naissance à un enfant sain qu'on les autorise à se marier... », raconte M^{me} Thuy dans un sanglot. Retour dans la maison des époux Hai et An. Leur fille, Nguyên Thi Tra Giang, continue de pousser des cris de loin en loin. Elle a 13 ans. « Nous n'espérons plus rien. Juste qu'elle puisse se tenir debout, faire quelques pas et dire "papa" et "maman". À la voir dans cet état, nous ne savons pas si c'est elle ou nous qui périrons les premiers.» Hai poursuit: « Ma femme ne fait que veiller sur elle. Au cours de ces 13 années, c'est moi seul qui ai travaillé dur pour les nourrir. Si je meurs, toutes les deux mourront aussi. » Il hoche la tête tristement, en regardant sa fille sombrer dans le sommeil des médicaments : « Peut-être que toute sa vie, elle la passera comme ça. » Dans la maison de Thuy aussi, la vie s'est depuis longtemps arrêtée : son mari Nguyen Huu Dông revenait toujours du travail sans un mot et repartait dans le même silence.

Thuy ne se projette pas dans l'avenir. « Nous voudrions qu'ils ne soient plus malades, qu'ils puissent entendre et comprendre notre souci. Nous voudrions qu'ils ne soient pas nés comme cela... Tout le monde souhaite avoir des enfants sains qui grandissent, font des études... Mais c'est le destin. Nos enfants sont nés. Ce sont des êtres humains. Du moment qu'ils sont encore en vie, nous sommes responsables d'eux. À qui pouvons-nous nous plaindre ? »

Près de quarante ans après les épandages, la verdure est revenue à Tiên Phuoc. Mais les centaines d'enfants contaminés par leurs parents ne la verront sans doute jamais.

Duc Binh

Croix-Rouge contre agent orange

La Croix-Rouge, chargée de coordonner l'assistance aux victimes, est débordée par son manque de personnel et de ressources. Mais l'enthousiasme du réseau, qui s'étend jusqu'aux communes, reste intact.

ans une salle minuscule de quelques mètres carrés, Nguyên Ngoc Luong, président de la Croix-Rouge du district de Tiên Phuoc, s'évertue à ouvrir les pages d'épais albums. À l'intérieur, les photos des visites et des cadeaux aux victimes de l'agent orange dans les 15 communes et faubourgs du secteur. « Tien Phuoc, le "centre orange" de la province de Quang Nam, est un district pauvre », précise-t-il d'emblée.

M. Luong est l'unique salarié de la Croix-Rouge locale. Il était secondé ces dernières années par un seul collaborateur et par les quelque 1 700 membres de l'association. Mais ce dernier chiffre n'a pas vraiment de portée : « Le nombre de personnes qui travaillent effectivement est très limité, alors que les choses à faire, elles, s'entassent. »

Qui plus est, les ressources, humaines comme matérielles, demeurent très modestes. La Croix-Rouge de la province de Quang Nam compte au total 225 employés, la plupart, comme les membres des associations de masses (anciens combattants, Front de la Patrie...) bénévoles.

Des ressources insuffisantes

Un défi de taille quand « dans nombre de communes, pauvres ou reculées, peu acceptent ce travail ». M. Luong attend donc le jour où les disponibilités budgétaires de la localité permettront de rétribuer les volontaires de 50 000 à 350 000 dôngs (2,5 à 17,5 euros environ).

Pour mener ses activités, la Croix-Rouge a besoin d'argent, mais dans une zone pauvre, qui ne compte aucune société, usine ou entreprise sur son terriroire, il est particulièrement difficile de mobiliser des ressources financières. « Lancer des collectes de fonds pour organiser les funérailles d'une personne, c'est beaucoup plus simple que de le faire pour les victimes de l'agent orange », explique M. Luong.

Parfois, l'accès aux "adresses rouges", celles des bénéficiaires de l'aide de la Croix-Rouge, est malaisé. Au hameau Hôi An, par exemple, il faut suivre un chemin de 4 kilomètres, traverser une petite rivière et quatre collines abruptes. C'est là que réside Nguyên Huu Dông, un paysan dont le travail doit faire



M. Luong, permanent de la Croix-Rouge à Tiên Phuoc : sans moyens, c'est à lui de se débrouiller.

vivre neuf personnes. Cinq de ses sept enfants sont inanimés, mongoliens ou congénitalement malformés. Victimes probables de l'agent orange. En l'état actuel, la Croix-Rouge ne peut pas leur rendre visite tous les mois. Pour le moment, ces victimes-là « doivent se débrouiller toutes seules. L'association n'apporte qu'une aide marginale, histoire de remonter un peu leur moral ».

Van Chuc

« Toutes les victimes seront indemnisées »

Une indemnité pour toutes les victimes de l'agent orange. C'est ce que promet M^{me} Nguyên Thi Hang, ministre du Travail, des Invalides de guerre et des Affaires sociales.

Combien de victimes de l'agent orange le Viêt Nam compte-il ?

En 2000, nous avions recensé environ un million de personnes. À présent, selon les données fournies par les autorités locales, le nombre de victimes de l'agent orange serait d'au moins 4,8 millions et pourrait monter jusqu'à 5,2 millions. Je ne peux pas communiquer un chiffre précis, parce que nous n'avons aucun établissement qui l'a statistiquement vérifié.

Quelles sont les politiques conduites en faveur de toutes ces victimes ?

Nous avons accompli beaucoup d'efforts afin de partager leur douleur. Malgré tout, seules un peu plus de 600 000 d'entre elles touchent une indemnité mensuelle bien modeste. Elle s'élève de 84 000 à 120 000 dôngs par personne et par mois (de 4,2 à 6 euros). Toutes les autres victimes sont inscrites sur une liste d'attente. Cette indemnisation concerne seulement les anciens combattants. Les habitants des régions polluées par la dioxine pourront-ils un jour en bénéficier?

C'est vrai que pour ces habitants, soit des millions de personnes, il n'y a eu aucune indemnisation, bien qu'ils doivent supporter une vie extrêmement pénible. Nous élaborons actuellement un programme visant à atténuer ces difficultés. Je suis convaincue que toutes les victimes de la dioxine bénéficieront cette année d'une indemnisation.

Recueilli par Anh Binh

Le tourisme social de Hôi An

La ville quatre fois centenaire profite de son attrait touristique pour soutenir les victimes de l'agent orange. Une forme d'assistance originale, qui mise sur le suivi et l'insertion.



Dans l'atelier de la boutique de souvenirs Hoa Nhâp à Hôi An, les employés sont des victimes de l'agent orange.

u Bureau du Travail, des Invalides de guerre et des Affaires sociales de Hôi An, le maître mot est: suivi. Doan Công Trach, chargé depuis plusieurs années des victimes de l'agent orange, a devant lui quatre dossiers. Chacun d'eux recèle des portraits avec les données actualisées concernant les bénéficiaires des allocations sociales.

De 500 il y a quatre ans, les allocataires (invalides reconnus et enfants de la deuxième ou troisième génération) sont aujourd'hui passés à 538. Outre l'allocation de l'État de 45 000 à 60 000 dôngs (entre 2,25 et 3 euros environ), chacun perçoit en moyenne de 40 000 à 50 000 dôngs supplémentaires (entre 2,25 et 2,5 euros environ) par mois, en vertu d'un "fonds d'assistance sociale" spécialement créé. Un chiffre modeste mais significatif pour les foyers pauvres.

Pour M. Trach, « quand on monte des programmes d'assistance de longue haleine, il faut faire preuve de pragmatisme. Les victimes gravement atteintes se voient par exemple exemptées de frais de scolarité pour leurs enfants. Notre statut de ville touristique nous permet d'orienter l'attention d'organisations internationales vers ces cas particuliers. »

Autre exemple : en février dernier, Hôi An a collaboré avec le groupe *Saigon Times* pour lancer *Noi vong tay lon* ("la ronde de la solidarité"), un projet qui consistait à recueillir des signatures en faveur de la procédure lancée par les victimes vietnamiennes contre les firmes américaines productrices. Pas moins de six cents millions de dôngs (environ 30 000 euros) ont été récoltés en faveur du Fonds de soins aux victimes de l'agent orange de la ville.

Trouver le bonheur

Mais le soutien ne s'arrête pas là : il s'agit aussi d'intégrer les victimes dans la société. Ainsi, la boutique de souvenirs *Hoa Nhâp* ("Intégration"), au numéro 103 de la rue Nguyên Thai Hoc, permet à trois artisans handicapés, toutes victimes de l'agent orange, de vivre de leur labeur. Van Quang, Duy Nguyên et Huong Giang, la vingtaine tous les trois, travaillent, qui l'argent, qui le cuir ou le papier et fabriquent sacs et broderies...

Pour Lê Nguyên Binh, le patron des lieux, luimême en fauteuil roulant, « créer un emploi qui apporte un revenu stable constitue l'aide la plus efficace qu'on puisse fournir aux victimes de l'agent orange pour qu'ils intègrent la société, trouvent le bonheur et l'optimisme. Comme Hôi An est une destination touristique, les voyageurs sont nombreux et les produits artisanaux s'écoulent facilement. »

M. Binh a même prolongé l'initiative en ouvrant une classe d'informatique adaptée pour dix élèves victimes de l'agent orange. À l'issue de quatre mois de formation, ils ont tous trouvé des emplois appropriés: gérant de bureaux, prestataires multimédia ou dactylos. Un nouveau départ en somme.

Nhiên Phan



Dans les quatre mois qui ont suivi sa naissance, en 1979, Nguyên Thi Kim Huong n'a pas pleuré une seule fois. Ses parents ont découvert que leur deuxième fille était aveugle et souffrait d'une maladie nerveuse. Depuis, elle ne sort pas de la maison de Hôi An, à Quang Nam. Elle se lacère le visage, les vêtements. Ceux des autres aussi. Elle pleure et puis elle rit, toute seule. Son papa a participé aux deux guerres : contre les Français puis contre les Américains. Lors de la dernière, il a vu un « brouillard » tomber d'un avion. Il est descendu dans un ruisseau pour laver son uniforme. C'est plus tard qu'il a su que l'avion larguait de l'agent orange.

La vie minuscule de Thuong

Elle a le corps d'une enfant de 2 ans, difforme et mou. Et pourtant, Truong Thi Thuong, 16 ans, est une élève brillante à Phu Dông (province de Quang Nam). Un conte de fées ?



Thuong a 16 ans. Chaque jour, ses parents la portent pour l'emmener à l'école.

e n'est que lorsque la petite a eu 10 ans que j'ai osé la prendre dans mes bras pour la première fois. Son corps était mou et j'avais peur de la laisser tomber par terre. » Le visage est noir, austère, et les mots débités lentement. Truong Công Bay raconte l'histoire de Truong Thi Thuong, sa deuxième fille.

« Le jour de sa naissance, ma femme s'est évanouie dès qu'elle l'a vue. Quand l'accoucheuse m'a appris la nouvelle, je n'ai même pas osé entrer pour voir ma fille. Je me suis enfui à la montagne. J'y ai pleuré une journée entière. »



Le fauteuil roulant de Thuong a été offert par une organisation.

Bay ne comprend toujours pas pourquoi deux de ses quatre enfants sont difformes. « Je sais seulement que leur grand-père combattait dans cette région montagneuse de Dai Loc. Les vieux disent que les Américains avaient déversé sur ma terre natale une grande quantité de défoliants... »

La petite Thuong se blottit contre son père, les yeux fixés sur son manuel de mathématiques. Bay la regarde et sa voix flanche: « Je suis fonctionnaire, je gagne 200 000 dôngs par mois (environ 10 euros), sa mère vend du lait de soja au marché pour 500 000 dôngs par mois (environ 25 euros). Tout ça pour nourrir six personnes... C'est dur, mais nous faisons des efforts parce qu'elle est vraiment avide de connaissances. »

Au premier rang

Depuis six ans, chaque jour, Thuong parcourt dans les bras de ses parents les deux kilomètres qui la séparent de son école. Que le soleil brille ou qu'il pleuve. Un jour, la mousson avait rendu le chemin boueux et glissant. Thuong et sa mère, Huê, sont tombées dans le canal. Affolée, Huê a repêché sa fille en larmes...

Dans sa classe, Thuong s'assied au premier rang. Son père lui a construit un petit bureau spécialement adapté à son handicap. Pour

son professeur, M^{mc} Hô Linh, « Thuong est très intelligente. Elle comprend vite, notamment les mathématiques. Et si quelqu'un a plus de mal, elle est la première à venir lui expliquer. Thuong est sociable. À sa manière, elle a une vraie attention pour les autres.

Toute ma vie je me souviendrai du cadeau qu'elle m'a offert à l'occasion du 20 novembre [la journée des enseignants au Viêt Nam]. À la récré, Thuong a sorti de la laine pour tricoter au crochet. Elle a les mains habiles, elle se fait des pulls en laine, tricote de petits sacs qu'elle offre à ses amis, des pulls pour ses poupées... Là, elle m'a offert un nœud pour les cheveux qu'elle avait joliment emballé. Elle m'a juste dit: "J'ai vu que vous n'en aviez pas encore alors je l'ai fait pour vous." Je n'ai pas pu retenir mes larmes. »

À la maison, Thuong se débrouille toute seule, dans la mesure du possible, « pour que maman puisse s'occuper de mes petits frères et sœurs ». Les nuits où le climat change, Thuong respire difficilement et ses articulations déjà déformées sont particulièrement douloureuses. Sa mère raconte : « Une fois au milieu de la nuit, j'ai entendu un bruit étrange, long et étouffé. Je me suis levée mais je n'ai pas réussi à savoir d'où il venait. Ce n'est que beaucoup plus tard que j'ai compris que c'était ma fille qui avait trop mal : elle s'était cachée dans sa couverture pour que personne ne le sache. »

Thuong rêve par dessus tout de poursuivre ses études. Une chimère car le lycée se trouve à près de 20 kilomètres de chez elle. « Si j'y allais, ce serait trop dur pour mes parents. Alors je reste à l'école tant que je peux. Je ferai de mon mieux pour ne pas décevoir mes proches. » Un éclair d'espoir traverse son regard : « Je rêve de rencontrer un jour la Fée bleue [héroïne d'un conte qui aide les enfants pauvres à avoir un toit et les orphelins à retrouver leurs parents]. C'est elle qui pourra m'aider à me tenir sur mes jambes. Et alors je pourrai aller à l'école toute seule. »

Lê Thanh Thuy

Chronique du malheur ordinaire à Diên Phuong

La pauvreté est souvent un facteur aggravant pour les victimes de l'agent orange. À Diên Phuong (province de Quang Nam), les aides communautaires sont minimes et seule la charité peut soulager un peu la souffrance quotidienne.

es mêmes images, toujours : corps minuscules, membres recroquevillés, regards éteints... À Diên Phuong (province de Quang Nam), M^{me} Nhiên a deux fils : l'aîné a 7 ans et le cadet 3. Le premier ne peut pas se lever tout seul, ni s'étendre : il est totalement dépendant.

M^{me} Nhiên n'a jamais goûté le bonheur d'être mère. La naissance de son fils l'a brisée une première fois. Et les jeunes années de son bébé n'ont été qu'une longue déchirure. La famille a dû vendre ses meubles et s'endetter pour aller voir des médecins. En vain. Nhiên et son mari ont alors décidé de faire un deuxième enfant, espérant encore un appui pour leur vieux jours.

Cette fois, l'enfant n'a eu aucun problème moteur. Il souffrait en revanche d'un déficit mental et n'a commencé à marcher qu'à l'âge de 3 ans. « Quand les médecins nous ont annoncé que nos enfants pourraient avoir été atteints par l'agent orange, nous étions effondrés », se souvient M^{me} Nhiên, les larmes aux yeux. Il s'agit de victimes de la troisième génération, le grand-père paternel ayant participé à la guerre contre les Américains. « Nous savons qu'il n'y a plus d'espoir et nous n'osons pas faire de



Dans les bras de M^{me} Nhiên, son deuxième fils, Men, 3 ans, handicapé comme son grand frère. La famille a du mal à acheter des médicaments pour soigner les enfants.

troisième enfant. Je crains trop qu'il ne soit comme les deux premiers. » La famille est pauvre, les enfants souvent malades. Presque tout l'argent est destiné à l'achat des médicaments.

La générosité des proches

Lorsqu'il était célibataire, Duong Van Thi montait souvent à Hà Nôi. Il y travaillait comme maçon. La vie n'y était pas aisée, mais c'était l'occasion d'améliorer le quotidien. Aujourd'hui, il ne peut plus s'éloigner des enfants et doit faire vivre sa famille avec un revenu mensuel de 500 000 dôngs (25 euros environ). Chaque jour est plus dur que le précédent et seule la générosité des proches peut l'atténuer un peu.

Récemment, la Croix-Rouge a intégré la famille dans la liste des personnes pouvant

prétendre à l'allocation mensuelle de 80 000 dôngs (4 euros environ) de l'État.

Une somme dérisoire par rapport aux besoins de la famille mais qui permettrait de soulager un peu les souffrances. « Quand on trouve de l'argent, on achète des médicaments au calcium pour les enfants », explique M.Thi. « Mais on ne peut pas le faire régulièrement. »

D'après Nguyen Duc Thong, vice-président de la Croix-Rouge du district, la famille de M^{me} Nhiên est l'une des plus pauvres de la localité. Mais, poursuit-il, « certaines familles comprennent deux victimes de l'agent orange dans un état quasi-végétatif. Il faut que leurs parents leur mettent le riz et les médicaments dans la bouche et elles en sont réduites à faire leurs besoins sur place... »

Thu Giang



Un village pauvre de la province de Thai Binh, dans le delta du Fleuve rouge. **Huê**, la fille, a 13 ans ; son frère, Duy, 6 ans. Leur grand-père a connu les « pluies blanches des avions américains » sur les champs de bataille de la province de Quang Tri. Il les regarde. Huê se recroqueville dans sa cage posée dans un recoin sombre et mordille les barreaux de bois, un bras aggrippé aux jambes, l'autre devant les yeux. Derrière ce bras, des yeux sauvages et un nez disposés en désordre sur un crâne aussi petit qu'un poing. Quand elle voit sa mère entrer, Huê grogne pour lui demander de la porter. Son petit frère - une copie de sa sœur, minuscule dans les bras de son grand-père - demande à être posé dans la cage avec Huê. **Hoàng Diêm**

L'énergie du désespoir

Les familles de victimes, pour la plupart très pauvres, ne peuvent avoir accès ni aux soins ni aux médicaments. Certaines, cependant, arrivent à surmonter ce malheur pour prendre un nouveau départ.



Malgré une famille détruite par l'agent orange, Mme Liên se bat pour s'en sortir.

Grâce à une aide et à un prêt, M™ Liên a lancé son élevage de cochons.



n 1967, Phung Thi Liên est infirmière à Diên Duong puis au sein des forces locales du district de Diên Ban. Plusieurs fois, elle subit des pluies d'agent orange. Elle rencontre Dung en 1975. Lui est soldat. Il reviendra blessé de guerre. Ils se marient et un an plus tard, elle met au monde son premier enfant. Dès sa naissance, l'enfant présente des malformations : une grosse tête, les deux jambes emmélées, les bras atrophiés... Elle lui donne le nom de Hung.

Elle ne sait pas grand'chose alors sur l'agent orange et pense surtout que c'est là un signe du destin. Elle entoure son enfant de soins. Attrape des centaines de grenouilles [dont la chair est parée de vertus médicinales au Viêt Nam] pour les donner à manger à Hung. Elle conçoit même de ses mains un dispositif en bambou pour lui apprendre petit à petit à marcher. Par tous les moyens, elle cherche ensuite à l'emmener à l'école.

Surmonter les difficultés

À la naissance de sa seconde, Nguyên Thi Bich Phuong, en 1988, elle s'évanouit. Le corps de Phuong est couvert de chancres et elle souffre d'insuffisance cardiaque. Sa mère en prend soin et l'emmène jusqu'à la classe de cinquième à l'école pour qu'elle puisse lire et écrire.

C'est à partir de là qu'elle commence à songer à l'agent orange. Elle persuade son mari de se faire stériliser. Mais les malheurs ne cessent pas pour autant. En 1996, son mari souffre des nerfs. Lors de ses crises, il devient si violent qu'il prend couteaux et marteaux pour battre femme et enfants. Plusieurs fois, elle doit trouver abri dans les couloirs de l'hôpital dont dépend Vinh Diên (province de Quang Nam). Combien de fois aura-t-elle l'occasion de visiter cet hôpital au cours de leur vingt ans de vie conjugale ?

Comme son mari est invalide de guerre, la famille bénéficie des allocations d'État. Avec un don de 400 dollars (environ 280 euros) de la part d'un résident vietnamien en France et un prêt de 5 millions de dôngs (environ 250 euros) consenti par une banque, Phung Thi Liên réussit à mettre sur pied une ferme d'élevage. Au début, son capital étant encore insuffisant, elle élève des cochons pour le compte de ses voisins. À chaque portée de dix gorets, sept lui reviennent et trois restent au voisin. Le soir, elle sillonne les alentours pour demander les restes des repas qu'elle offre ensuite en plâtrée aux cochons.

Elle continue aujourd'hui de développer son élevage et ces revenus constituent sa principale ressource pour boucler les fins de mois et épargner. Bien que ses enfants soient contaminés par l'agent orange, elle ne néglige aucun effort pour qu'ils puissent aller à l'école et intégrer la communauté. Hung sait maintenant lire et Phuong finit d'apprendre la fabrication de fleurs artificielles au Village de l'Amitié, près de Hà Nôi. « Bientôt, j'ouvrirai une petite fabrique de fleurs chez moi et j'inviterai les services du district à y faire leurs achats. Bien que les dettes de la banque ne soient pas toutes remboursées, je vais tout faire pour m'en sortir. »

En septembre 2004, les familles qui comme elle ont réussi à surmonter leurs difficultés se sont réunies à Hà Nôi, à l'invitation de l'Association des victimes de l'agent orange.

Thuy Nga

Les "points chauds" de Da Nang

Une équipe de scientifiques vietnamiens et étrangers a effectué des prélèvements à la mi-mars autour de l'aéroport de Da Nang, principale base américaine du Centre durant la guerre et lieu de stockage des défoliants. Afin d'évaluer les résidus de dioxine dans l'environnement.

« Je sais que les Américains ont stocké de l'agent orange quelque part sur le site de l'aéroport. Avant 1975, notre famille vivait déjà ici. Mon petit frère est né en 1970 et il est mort il y a trois ans. C'est peut-être une victime... » M™ Nguyên Thi Hoa, née en 1966, habite dans le quartier Hoa Thuân, à proximité de l'aéroport de Da Nang.

Le 14 mars dernier, un groupe de cinq scientifiques vietnamiens et étrangers s'est déplacé à Da Nang. Pour effectuer des prélèvements au lac Bau Sen et aux sorties nord et sud des égouts de l'aéroport. Selon une carte militaire de 1968 du Département de la défense américain, le réseau d'évacuation des eaux de l'aéroport de Da Nang donne surtout sur le lac Bau Sen, à quelques centaines de mètres. Aujourd'hui, empruntant le réseau des égouts construits avant 1975, les eaux usées de l'aéroport traversent des quartiers peuplés avant de finir leur course dans la baie de Da Nang.

Le docteur Nguyên Manh Hung, responsable du groupe de scientifiques, apporte quelques précisions : « Le projet a pour but d'identifier les points "noirs" dans les zones d'habitat aux alentours de l'ancien aéroport militaire de Da Nang. Des documents que nous possédons montrent que des produits toxiques qui sont

restés sur place (*lire ci-dessous*) peuvent suivre les évacuations d'eaux pluviales pour déboucher sur le lac Bau Sen puis au-delà. Ce lac doit en théorie être sérieusement touché. Les scientifiques prélèvent des échantillons de terre, mais aussi sur des êtres vivants comme des poissons, des volailles ou des mollusques... Si leur teneur en dioxine est élevée, nous devrons faire parvenir les résultats de ces recherches aux autorités locales et informer les populations

Des forêts sans feuilles

les plus touchées. »

Dans les quartiers concernés par ces possibles contaminations, personne n'est vraiment au courant. Nguyên Anh Dung, né en 1966, affirme ne pas connaître grand'chose de son quartier: « S'il y a vraiment de l'agent orange par ici, les autorités doivent agir ». La mémoire de M. Truong Tinh, 65 ans, qui habite rue Diên-Biên-Phu, remonte le temps: « Dès la fin des années 60, j'ai vu des forêts sans feuilles sur le col des Nuages et dans la partie sud du district Hoa Vang. De même pour les arbres le long des routes dans la zone de l'aéroport. J'ai entendu parler des herbicides... Mais nous vivons ici depuis toujours. »

Selon le Fonds de protection des victimes de l'agent orange de Da Nang, l'agglomération comptait, fin 2004, 7 510 victimes présumées. Un décompte qui touche toutes les générations : au-delà des victimes directes (celles qui ont connu la guerre ou ont habité des zones touchées par les défoliations), 2 410 appartiennent à la deuxième génération et 43 à la troisième. La plupart vivent dans le district Hoa Vang, l'arrondissement Liên Chiêu et une partie des arrondissements Hai Chàu, Thanh Khê. C'est-à-dire dans les environs de l'aéroport...

Lê Thanh Thuy

Une importante base militaire

La ville de Da Nang comptait quarante-cinq sites militaires durant la guerre, selon les archives de l'armée américaine. L'aéroport a constitué la plus importante base militaire des Américains dans le Centre. Sa piste pouvait être employée par des *jets*. Il a aussi accueilli un important entrepôt de stockage pour les défoliants. Environ 35 % des défoliants utilisés durant la guerre ont été "livrés" à Da Nang, par la mer.



Quel "poison" contiennent ces bidons ?

Ils reposent dans un coin du secteur militaire de l'aéroport de Da Nang, entre des herbes brûlées. Des barils métalliques abandonnés sur ce qui était un entrepôt de produits chimiques de l'armée américaine. Une forte odeur se dégage, très désagréable quand chaleur et vent se mettent de la partie.

Selon M. Lai Quang Khai, chef du service de l'aviation civile de l'aéroport, « au milieu de l'année 2000, des scientifiques de l'armée sont venus effectuer des prélèvements. Ils ont conclu qu'il s'agissait d'un poison dangereux, sans donner plus de précisions. » Depuis, des fûts en plastique couvrent les barils afin de limiter les fuites de leur contenu.

Anh Binh

Dans les bras de l'amour

Des vies qui n'en sont plus. Des vies qui n'en sont pas, détruites par l'agent orange. Face au désastre, les victimes ne restent pas seules. Familles, voisins et associations les aident au quotidien et soulagent les douleurs. L'esquisse d'un avenir naît aussi de l'apprentissage d'un petit boulot, comme celui de tailleur.



Son grand-père maternel s'est battu de 1962 à 1972 sur les champs de bataille de Quang Tri et Huê, au Centre. Comme tant d'autres dans la province de Thai Binh, au Nord, Dô Van Huy, 6 ans, est une victime indirecte de l'agent orange. La troisième génération.

Avec le fauteil roulant offert par l'organisation World Vision, le petit Triên, de la province de Quang Nam, profite maintenant de ses copains.





Comme ses deux frères, Thuong, de la province de Quang Nam, souffre de malformations. Un "héritage" de l'agent orange.

Son mari a été soldat en 1981 dans un district de Quang Nam visé par les herbicides durant la guerre. M™ Phung vit toujours dans la province. Elle a deux filles : Sy, 16 ans et Lan Anh, 6 ans. Toutes les deux paralysées.



Au Village de l'Amitié, près de Hà Nôi, un bénévole de l'Organisation allemande d'assistance au développement (DED) prend Nguyên Van Toan dans ses bras.

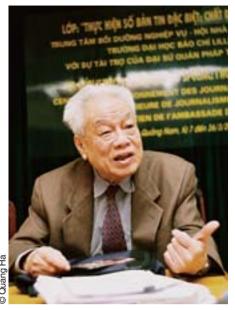




Il lui a fallu du temps pour maîtriser les ciseaux. Mais aujourd'hui Thông, 22 ans, de Quang Nam, vit de son métier de tailleur.



Une cage à oiseau comme prix : Pham Viêt Truong, de la province de Quang Nam, vient de gagner la compétition d'échecs de son district.



M^e Luu Van Dat : « une bataille sur le terrain de l'adversaire. »

DIOXIN

De l'association à la plainte

17 décembre 2003

Création officielle de l'Association vietnamienne des victimes de l'agent orange/dioxine.

30 janvier 2004

Dépôt de plainte civile devant le tribunal fédéral de Brooklyn par quatre victimes de l'agent orange et l'association, au nom de toutes les victimes des défoliants. Trente-sept compagnies américaines de l'industrie chimique et leurs filiales sont visées.

10 septembre 2004

Remise à la cour de la plainte modifiée par les avocats représentant la partie vietnamienne. Elle comporte désormais les noms de vingt-sept plaignants, en plus de l'association.

28 février 2005

Première comparution des parties devant la Cour fédérale américaine de Brooklyn (New York). Chacune y présente ses arguments. L'audience se prolonge durant plus de six heures.

10 mars 2005

Rejet de la plainte des victimes par le juge Jack B. Weinstein. Dans sa décision de 233 pages, il estime qu'il n'existe aucune base juridique aux demandes des plaignants. Les avocats de ces derniers ont annoncé leur intention de faire appel.

Le début d'une longue bataille judiciaire

La déception, d'abord : le rejet, le 10 mars aux États-Unis, de la plainte déposée par des Vietnamiens victimes des défoliants. La réaction, ensuite : un appel de cette décision et une bataille judiciaire qui ne fait que débuter. M° Luu Van Dat, avocat et membre de la direction de l'association des victimes, fait le point sur la procédure.

a ténacité des victimes vietnamiennes de l'agent orange se confirme. Elles savent désormais que la bataille peut durer des années. Dès que le juge fédéral Jack B. Weinstein, de la cour de Brooklyn à New York, a rejeté leur plainte le 10 mars, les avocats des plaignants ont annoncé qu'ils feraient appel. À cette instance de décider maintenant si elle valide la plainte. Si tel n'est pas le cas, les parties civiles vietnamiennes iront jusque devant la Cour suprême.

M° Dat, 84 ans, l'œil vif et le verbe haut, se veut direct : « Nous n'en sommes qu'à la première étape. Cette procédure peut encore durer des années. Si ma génération n'en connaît pas le terme, la suivante la poursuivra. » L'avocat ne cache pas que la partie est difficile. Une plainte contre des sociétés américaines, sur le territoire américain, devant un tribunal américain, sous la "direction" d'un juge américain. C'est « une bataille engagée sur le terrain de l'adversaire, commente M° Dat. Nous avons choisi la loi de cet adversaire en toute connaissance de cause. »

Crimes de guerre

La plainte déposée en janvier 2004 à New York a une histoire, celle d'une lente maturation. « Quand les fabricants de défoliants ont accepté d'indemniser les vétérans américains, en 1984 (*lire en page 31*), nous nous sommes posé la question: pourquoi par les victimes? » Mais comment porter plainte, contre qui et où? Un défi pour le Viêt Nam, alors soumis à un embargo strict des États-Unis.

L'histoire s'est accélérée ces dernières années. En 2003, les avocats qui conseillent aujourd'hui les victimes ont estimé que la plainte était recevable aux États-Unis. Et qu'elle devait viser les géants de l'industrie chimique et non le gouvernement américain. Mais il fallait faire vite. Sélectionner des plaignants présentant des maladies en lien direct avec une exposition à l'agent orange, apporter des preuves de leur présence dans des zones touchées par les épandages...

Le 30 janvier 2004, Constantine P. Kokkoris et le cabinet Moore & Goodman, les conseils de la partie vietnamienne, déposent la plainte devant le tribunal de Brooklyn, qui a compétence fédérale. Elle compte 43 pages. La cour n'a pas été choisie au hasard : le juge Jack B. Weinstein a traité le dossier opposant les vétérans américains aux fabricants dans les années 80.

Les plaignants accusent trente-sept compagnies américaines d'avoir violé le droit international, commis des crimes de guerre et contre l'humanité, des actes de torture, porté atteinte à leur santé... En sus des dommages et intérêts, la partie vietnamienne demande que les fabricants de défoliants soient condamnés à décontaminer les sols et l'environnement.

Le nerf de cette longue campagne judiciaire, c'est aussi l'argent. Selon Me Dat, « nous nous sommes mis d'accord avec les avocats américains qui défendent nos intérêts. Ils financent la procédure en cours. Si nous gagnons, leurs honoraires ne dépasseront pas 30 % du montant des dédommagements.» Après la décision du juge Weinstein, la résolution des victimes et de leurs conseils reste intacte. « Tôt ou tard, la justice devra être rendue aux victimes vietnamiennes de la dioxine », plaide Me Dat. M^{me} Nguyên Thi Binh, présidente d'honneur de l'association, est plus décidée que jamais : « Notre cause est juste. Nous allons continuer à nous battre jusqu'au bout. »

Van Chuc

Quy, celui par qui tout a commencé

Il est père depuis dix-huit ans. Mais cet ancien combattant de l'Armée du Nord-Viêt Nam n'a jamais entendu le mot « papa » prononcé par ses deux enfants. Avec trois autres victimes vietnamiennes, Nguyên Van Quy, 50 ans, est le premier à avoir déposé plainte contre les fabricants américains des herbicides.

ans sa maison toute simple de la rue Cat-Cut, à Hai Phong, le grand port du Nord du Viêt Nam, M. Quy reçoit assis, comme figé. Maigre et sec, l'air hébété, le visage marqué par la maladie, un cancer du foie découvert en 2003. La souffrance semble infinie. Aux douleurs du quotidien, s'est ajoutée la décision du juge Weinstein, rendue publique le 10 mars: le rejet de la plainte déposée aux États-Unis (*lire ci-contre*).

À côté de lui, ses deux enfants handicapés ne veulent pas s'éloigner et le pincent. Son fils aîné, Nguyên Quang Trung, 17 ans, s'agite sur son fauteuil roulant et grogne. Des sons inarticulés. Nguyên Thuy Nga, sa fille de 16 ans, obèse, se tord de rire, ouvrant grand sa bouche sur des dents mal implantées.

M. Quy s'engage à 17 ans. Il reste sept ans dans l'armée, de 1971 à 1977. Le *bô doi [soldat]* s'est battu sur les fronts de Quang Nam, Quang Ngai et Kon Tum, dans le Centre du Viêt Nam, des zones ciblées par les épandages de défoliants. Entre deux batailles, les soldats boivent l'eau des sources et se nourrissent de racines et de manioc arrachés à la terre des forêts. L'ancien soldat affirme que la dioxine l'a intoxiqué à cette époque-là. En 1987, dix ans après avoir quitté l'armée, M. Quy se marie avec Vu Thi Loan. Il a 33 ans. « Vous ne pouvez imaginer ma joie et mon bonheur quand ma femme m'a annoncé qu'elle était enceinte. » Sa joie n'a duré que neuf mois, jusqu'à l'accouchement. « À sa naissance, mon fils, Trung, ne pesait que 1,9 kilo. Sa tête était toute molle. Mais à l'époque, nous ne comprenions pas ce qu'il avait. Un peu plus d'une année après, notre fille est née. À la naissance, son corps était couvert de poils, sa tête toute allongée. Ma femme a été effrayée et s'est évanouie. Lorsqu'elle a repris connaissance, elle ne voulait pas accepter que c'était sa fille... »

À l'âge de 7 ans ou 8 ans, les poils sur le corps de Nga sont presque tous tombés. Elle demeure sourde et muette. Riant tout le



Nguyên Van Quy entouré par ses deux enfants handicapés.

temps. « La nuit, elle se lève et va dans la salle d'eau. Elle s'arrose, puis laisse ouvert le robinet. Toute mouillée, elle retourne se coucher. Son frère, lui, reste paralysé, sourd et muet... » À 18 ans, Trung a le corps d'un enfant de 10 ans. Sur son fauteuil roulant, il tente sans doute de parler, mais seuls des grognements incompréhensibles se font entendre. Ses bras sans force ne peuvent mouvoir le fauteuil. Alors il reste assis, sans bouger. La tête penchée sur le côté. Le regard vide. Ses mains s'agitent comme s'il voulait demander quelque chose de précieux. « Depuis près de vingt ans, je subis en silence cette douleur », lâche M. Ouv. Les enfants arrachent le journal de sa main, le déchirent et le lui lancent au visage. M. Quy tend à son fils un verre. Trung le saisit brutalement et le boit d'une traite. Deux enfants handicapés, lui atteint d'un cancer du foie. « Je ne sais pas quand je vais

cancer du foie. « Je ne sais pas quand je vais mourir. » Il a dû vendre sa maison dans la province de Hai Duong, près de Hà Nôi, et emprunter à ses parents plus de 200 millions de dôngs (environ 10 000 euros) pour acheter des médicaments. Toute la famille vit grâce aux aides de parents et aux maigres revenus que procure la vente de papiers votifs, [destinés à honorer les morts].

Alors, quand l'occasion s'est présentée, il a décidé de porter plainte contre les fabricants américains de défoliants. Parce que M. Quy les tient pour responsables de ses malheurs.

Duc Binh

« Pour la justice, nous ferons appel! »

« Dans la nuit du 10 mars, j'ai appris la décision de rejet du juge. J'étais triste et très déçu. C'est injuste. Mais je ne rends pas les armes ! Pour la justice, pour l'égalité, nous ferons appel. Ça peut durer une année ou deux ; même après ma mort, mes camarades, mes enfants continueront pour réclamer justice. Notre cause est juste.

Pourquoi j'ai porté plainte ? Regardez mes deux enfants, regardez les millions de victimes innocentes dans ce pays, vous aurez la réponse. Ces victimes sont aussi des êtres humains. Elles ont un nom, un âge, une identité. Elles sont nées après la guerre ; rien n'est de leur faute. Elles ont le droit de vivre. J'ai décidé de porter plainte pour ces victimes innocentes contaminées par ce poison maléfique... »



« Je souhaite devenir médecin, pour guérir les malades, et notamment les enfants atteints par les maladies causées par l'agent orange. » **Thai Thi Nga**, 15 ans, native de Tân Ky (province de Nghê An) a été la première Vietnamienne invitée en Suède comme jurée du concours "Pour les droits des enfants du monde". Elle a ainsi rejoint douze jeunes de pays différents. Ce sont des enfants de prisonniers, des victimes de la discrimination, des enfants forcés de combattre ou vivant dans les régions de conflits ou encore des porteurs du virus du sida. Comme ses deux frères, Nga est la victime de l'agent orange transmis par son père, ancien combattant sur le front du Sud. En 2000, Nga est entré au village de la Paix à Hà Nôi.

Vingt-sept plaignants vietnamiens

Ils étaient trois à porter plainte, pour eux et leurs enfants, contre les fabricants des herbicides américains, en janvier 2004, Depuis, d'autres victimes vietnamiennes les ont rejoints.

M^{me} Phan Thi Phi Phi (1937) : elle a dirigé l'Hôpital mobile n° 1 de 1966 à 1971, situé dans les provinces de Quang Nam et Quang Ngai, près de la piste Hô-Chi-Minh. Durant cette période, elle a souffert de trois fausses couches.

M. Nguyên Van Quy (1955), son épouse M™ Vu Thi Loan et leurs enfants Nguyên Quang Trung (1988) et Nguyên Thi Thuy Nga (1989) : soldat de l'armée du Nord, Nguyên Van Quy a emprunté la piste Hô-Chi-Minh en avril 1972 puis est resté avec son unité à Quang Ngai et Quang Nam jusqu'à la fin de la guerre. Il s'y est nourri de légumes et manioc. Après son mariage, en 1987, son épouse a mis au monde deux enfants qui souffrent de malformations (lire en page précédente).

M™ Duong Quynh Hoa (1930) et son fils Huynh Trung Son mari (décédé) : médecin, ministre de la Santé du Gouvernement provisoire de la République du Sud Viêt Nam (1968-1976), elle a résidé dans la province de Tây Ninh et a souvent voyagé à Biên Hoa (ville proche de Saigon, site d'une base où étaient stockés les défoliants) et Song Be. En 1970, elle a donné naissance à son fils, né handicapé. Il est mort à l'âge de 8 mois. M™ Hoa a encore souffert de deux fausses couches.

En 1999, le niveau de dioxine dans son sang était de 19,8 ppt, bien au-dessus des "normes".

M™ Hô Van Khai (1960) et son fils Nguyên Van Hoàng (1992) : elle réside depuis 1972 dans la vallée de A Luoi, dans la province de Quang Tri, près d'une ancienne base américaine où étaient stockés les défoliants. Elle a souffert de quatre fausses couches ; deux de ses enfants sont morts à 16 jours et 2 ans. Un autre, Hoàng, survit mais souffre de lourds handicaps physiques et mentaux.

M™ Hô Thi Lê (1960) et M. Hô Xuân Bat (1952, décédé): instituteur, M. Bat vivait dans la vallée de A Luoi (Quang Tri). De1980 à 1982, sa femme, M™ Lê, a donné naissance à deux enfants qui sont décédés et a connu une fausse couche. M. Bat est mort d'un cancer en mai 2004.

M. Nguyên Dinh Thanh (1946) et son fils Nguyên Muoi (1983) : cuisinier dans l'armée du Sud de 1970 à 1975, M. Thanh a été stationné dans la vallée de A Luoi (Quang Tri). Il a mangé des légumes et bu de l'eau de zones défoliées. Son fils souffre d'une anomalie de la moëlle épinière qui l'a obligé à stopper ses études en 2003.

M^{me} Dang Thi Hông Nhut (1936) : elle est restée un mois en 1965 à Cu Chi, près de Saigon. Elle a été emprisonnée par le régime du Sud de 1966 à 1972 à Biên Hoa. Elle a ensuite connu trois fausses couches et a dû avorter en raison d'un fœtus souffrant de malformations.

 \mathbf{M}^{me} **Nguyên Thi Thu** (1950) et ses fils, **Nguyên Son Linh** (1987) et **Nguyên Son Tra** (1990) : volontaire pour réparer des routes dans le Sud, \mathbf{M}^{me} Thu est mariée à un $b\hat{o}$ doi qui a servi dans la province de Quang Tri de 1970 à 1975. \mathbf{M}^{me} Thu a subi une fausse couche et a donné naissance à quatre enfants, dont deux, Linh et Tra, sont totalement paralysés.

M. Vo Thanh Hai (1959), M™ Nguyên Thi Hoa et leur fils Vo Thanh Tuân Anh (1987): soldat à partir de 1978, M. Hai a participé au replantage des zones défoliées dans le Sud. Après une fausse couche, sa femme Hoa a donné naissance à leur fils Tuân Anh. En 2001, une forme de cancer a été diagnostiquée chez ce dernier.

M[™] Lê Thi Vinh (1954) : volontaire pour réparer les routes dans la province de Quang Tri de 1969 à 1973. Elle souffre d'un cancer diagnostiqué en 2002.

M™ Nguyên Thi Nhâm (1942) et son fils, Nguyên Minh Châu (1981): M™ Nhâm et son mari se sont installés en 1989 à Biên Hoa. Leurs deux premiers enfants sont décédés après quelques jours. Son fils Châu souffre de chloracné; elle de diabète. Les taux de dioxine dans leur sang sont élevés.

M™ Nguyên Thi Thoi (1949): elle vit à Biên Hoa depuis 1966. Son premier enfant est mort à 3 ans, puis elle a subi une fausse couche. Un test sanguin a révélé un fort taux de dioxine.

M. Nguyên Long Vân (1933), M^{me} Tông Thi Tu (1939) et leur fils Nguyên Thang Loi (1970): médecin auprès du FNL à partir de 1961, dans la région de Vung Tau, le docteur Vân a été directement touché par des opérations d'épandages à au moins dix reprises. Sa femme, également engagée auprès du FNL, se trouvait dans le secteur de Long Khanh, au Sud. Trois de ses enfants ont succombé quelques heures après leur naissance, entre 1967 et 1969. Son fils Loi est né avec des handicaps physiques et mentaux. Ses parents souffrent tous les deux de diabète et une tumeur à la prostate a été diagnostiquée chez le docteur Vân en 2002.



« C'est maintenant qu'il faut se battre »

À l'annonce du rejet de la plainte aux États-Unis, les réactions ne se sont pas fait attendre. En voici quelques-unes, réunies lors de la conférence à Paris.

Trinh Ngoc Thai, ancien ambassadeur du Viêt Nam en France: « C'est un jugement qui n'est pas équitable, pas normal, irrationnel et déraisonnable. Pourquoi les auteurs des épandages, les vétérans américains, ontils été indemnisés et pas les victimes qui en subissent les conséquences monstrueuses? »

Francis Gendreau, *président de l'Association d'amitié franco-vietnamienne*: « Ce rejet n'est pas une surprise. Nos amis vietnamiens s'attendaient à un combat de longue haleine. Ils vont trouver les moyens de rebondir. »

Arnold Schecter, *toxicologue épidémiologiste à l'université de Houston-Texas*: « Beaucoup de scientifiques américains ne sont pas d'accord avec ce juge quand il dit qu'on ne dispose pas des preuves scientifiques. »

Nguyên Khanh Hoi, *vice-président aux relations internationales de "Viêt Nam les enfants de la dioxine"* : « On ne s'est jamais fait d'illusions. C'est maintenant qu'il faut se battre. Il faut avoir la diaspora vietnamienne avec nous pour faire pression en Amérique [2,2 millions de Vietnamiens vivent aux États-Unis et au Canada]. Avec les Américains, rien ne marche s'il n'y a pas de lobby. On ira jusqu'à la Cour suprême. On ira devant toutes les cours de justice de la planète pour mettre le problème sur la place publique. »

Recueilli par Géraldine Houot et Fabienne Rigal

Aux États-Unis, les industriels ont payé

Moins de dix ans après la guerre, les vétérans américains ont obtenu 180 millions de dollars des fabricants de défoliants. Et d'autres actions judiciaires sont en cours.

ne télévision de Chicago a, la première, lancé un pavé dans la mare en mars 1978 : elle rapporte alors que quarante-et-un vétérans du Viêt Nam souffrent de pathologies dues à l'agent orange.

Quelques mois après, plusieurs actions en justice sont lancées par des vétérans contre les producteurs d'herbicides. Ils veulent un dédommagement.

La justice se retire du jeu le 7 mai 1984. Ce jour-là, la cour fédérale de Brooklyn à New York – celle choisie par les plaignants vietnamiens vingt ans plus tard – annonce un accord amiable entre les vétérans américains et les géants de l'industrie chimique.

Les premiers renoncent aux poursuites. Les seconds versent 180 millions de dollars (environ 126 millions d'euros) à un Fonds de compensation des anciens combattants victimes de l'agent orange.

Ce fonds reçoit 105 000 demandes d'indemnisation. La moitié (52 000) est acceptée. Pour recevoir une compensation, chaque vétéran doit prouver que sa maladie ou son handicap est bien lié à une exposition aux défoliants. Les demandes sont reçues jusqu'au 31 décembre 1994.

Le fonds a fermé fin septembre 1997. Mais les fabricants de défoliants n'en ont pas fini pour autant avec les vétérans américains. D'autres

ont porté plainte depuis. Et le 9 juin 2003, la Cour suprême a rendu une décision les autorisant à lancer des procédures contre les fabricants. Selon le département des Anciens combattants, cité dans un rapport rédigé en 1990 par l'amiral E. R. Zumwalt *Jr*, il est « théoriquement possible qu'environ 4,2 millions de soldats américains puissent avoir été exposés, de façon transitoire ou significative, aux herbicides en raison de l'opération *Ranch Hand* ».

Franck Renaud



Un soldat américain à Saigon en 1968.

David contre Goliath?

La plainte des victimes vietnamiennes vise plusieurs dizaines de sociétés américaines de l'industrie chimique et certaines de leurs filiales: Dow Chemical, Monsanto, Occidental Chemical, Diamond Shamrock Chemicals, Maxus Energy...

Des excuses pour les vétérans néo-zélandais

Des vétérans de pays alliés aux États-Unis souffrent aussi de maladies pouvant être liées à leur exposition aux herbicides. Certains ont reçu des dédommagements... ou des excuses.

rente ans après la fin de la guerre et des années de silence, le gouvernement néo-zélandais a présenté ses excuses à ses soldats exposés aux défoliants de l'armée américaine au Viêt Nam, le 14 décembre 2004. Elles ont été présentées après qu'une commission parlementaire a reconnu, en octobre 2004, que les 3 890 vétérans néo-zélandais du Viêt Nam « avaient été exposés à un environnement hautement toxique ». Dans ses travaux, la commission a relevé que nombre de ces anciens militaires souffraient de maladies qui semblaient liées aux défoliants.

En Corée du Sud, quelques années après la fin de la guerre, un accord a été conclu entre le gouvernement, les fabricants des herbicides et les soldats qui y ont été exposés. La Corée du Sud a envoyé environ 320 000 hommes au Viêt Nam, entre juillet 1964 et mars 1973. Environ 20 millions de dollars ont été mobilisés. Mais depuis cet accord, des maladies pouvant être dues à l'exposition aux défoliants se sont déclarées chez des vétérans et les enfants de certains seraient également touchés. Ils demandent

donc des compensations et un meilleur accès aux soins.

En Australie, une étude portant sur 50 000 vétérans ayant participé à la guerre du Viêt Nam a été réalisée en 1997. Selon ces chiffres, entre 1980 et 1994, la mortalité chez les vétérans est supérieure d'environ 7 % à la mortalité du reste de la population masculine. Et les décès dus à des cancers se situent à environ 20 % au-dessus de la moyenne. L'étude a également montré un risque élevé de suicide dans cette catégorie de population.

Hông Nga et Franck Renaud



Derrière le jeu d'échecs, le crâne chauve est démesuré ; le collier de barbe argenté. **Pham Viêt Truong**, de la province de Quang Nam, fait beaucoup plus vieux que ses 16 ans. Chaque jour, il s'efforce d'aller jusqu'à l'école, malgré ses pas qui ressemblent à des sauts de grenouille. Trung est en classe de cinquième à l'école Nguyên-Ba-Ngoc. L'année dernière, il a remporté le deuxième prix de la compétition d'échecs du district de Tiên Phuoc. Chaque jour, il s'entraîne avec des voisins. Son rêve : « Avoir une moto pour que mon père puisse me conduire chaque jour à l'école. » **Hoàng Hà**

Victimes: une voix pour les sans-voix

Jeune – à peine plus d'un an d'existence – et déjà célèbre : l'Association vietnamienne des victimes de l'agent orange/dioxine (Vava) se démène pour mobiliser. Pétition, collectes de fonds, conférences, suivi de la plainte aux États-Unis... Toutes ces actions sont lancées depuis un petit bureau, dans une impasse de Hà Nôi.

fficier en retraite, M. Mai Duc Chinh est l'homme des opérations de communication de Vava. Son "quartier général", une salle d'une trentaine de mètres carrés au rez-de-chaussée du bâtiment où est hébergé le siège de Vava, dans une impasse de la rue Linh-Lang. C'est de là que sont diffusés les messages et les appels à soutenir les victimes de l'agent orange.

Le congrès fondateur de l'association s'est déroulé le 10 janvier 2004 – elle avait été autorisée le 17 décembre précédent –, près de trente ans après la guerre, à peine trois semaines avant le dépôt de la plainte aux États-Unis. Elle semble être la plus jeune association vietnamienne. Sans doute la plus connue aussi et celle qui reçoit le plus fort soutien populaire.

« Nous représentons environ 4,8 millions de personnes touchées par l'agent orange et la dioxine. Des centaines de milliers sont mortes, des millions d'autres, avec des enfants handicapés, vivent avec la maladie et dans la pauvreté. Ces familles sont les plus malheureuses parmi les malheureuses. » Les appels lancés par l'association ont reçu un large écho auprès d'organisations internationales et de "vieux amis" du Viêt Nam. La mobilisation a été forte autour de l'action judiciaire engagée aux États-Unis. Vingt jours après sa création, l'Association des victimes de l'agent orange/dioxine et quelques victimes ont déposé plainte contre les fabricants de défoliants, le 30 janvier 2004.



« C'est notre dossier numéro un, l'un de nos objectifs majeurs », précise M. Chinh. Quelques semaines plus tard, fin février 2004, le comité exécutif de l'association, à l'issue de sa première réunion, a publié une déclaration appelant à soutenir les victimes et leur plainte. Selon Vava, un an après, plus de 11 millions de signatures ont été recueillies au Viêt Nam.

Derrière le dépôt de plainte, un immense travail a dû être réalisé par les quarante-six responsables et salariés de l'association, qui tenait à la fois du *sprint* et de la course de fond. Ils ont d'abord dû sélectionner les victimes qui pourraient porter plainte. Il a



Militaire retraité, M. Chinh conduit aujourd'hui une autre bataille, celle des victimes de l'agent orange.

fallu ensuite préciser leur localisation géographique lors des épandages. Ou encore vérifier qu'elles souffraient bien d'une des treize maladies reconnues aux États-Unis comme pouvant être liées à une exposition aux herbicides. Pour certains, l'association a dû procéder à un examen médical complet, afin de nourrir le dossier monté par les avocats américains. Un travail de titan, dans l'urgence, alors que le temps efface les blessures de la dioxine; que chaque année des témoins disparaissent.

Dans ce long combat, l'argent est aussi une arme. À fin 2004, Vava avait collecté près de 3 milliards de dôngs (environ 150 000 euros) de dons. M. Chinh se souvient d'une enveloppe postée de la province de Lang Son, frontalière de la Chine. « Elle contenait 10 000 dôngs (0,5 euros) et disait tout de la générosité des Vietnamiens pour les victimes de l'agent orange. »

Hoàng Hà

Les personnalités mobilisées

L'association est née de la volonté de personnalités influentes, mobilisées durant des années autour de la cause des victimes de l'agent orange.

Parmi elles, M^{me} Nguyên Thi Binh, ancienne viceprésidente de la République socialiste du Viêt Nam, présidente d'honneur de l'organisation *(lire son entretien, page 38)*. La présidence est assurée par le général de réserve Dang Vu Hiệp, ex-numéro deux du Département politique de l'Armée populaire du Viêt Nam.

Plusieurs autres "figures" siègent au comité exécutif : le professeur Nguyên Trong Nhân, ancien ministre de la Santé et président de la Croix-Rouge vietnamienne ; le professeur Trân Xuân Thu, exdirecteur du Centre de recherche tropicale Viêt Nam-Russie ; le professeur Vo Quy, président de l'Association d'écologie du Viêt Nam...

Quand Internet entre dans la lutte

Le réseau mondial permet de chercher de l'information et de mettre en contact les victimes. Mais c'est aussi un outil de poids dans la bataille judiciaire contre les chimistes américains.

Internet est devenu un nouveau canal d'information permettant au monde entier d'avoir une vision complète des crimes commis par les États-Unis pendant leur guerre chimique au Viêt Nam.

Mais c'est aussi un moyen de produire du contenu. Illimité par l'espace et le temps, il est facile d'aller sur le Net pour faire entendre sa voix dans le cadre de la demande de réparations des victimes vietnamiennes de l'agent orange. Chacun devient alors un contributeur potentiel.

Ainsi, sur la page de l'Association des victimes vietnamiennes de l'agent orange, on peut lire les dernières nouvelles ainsi que les avis d'experts sur la procédure américaine. Mais tout un chacun peut également donner son avis et enrichir ainsi le forum de discussion mis à disposition.

Campagne de signatures

Même chose du côté de la page web du Fonds de réconciliation et de développement. Projets, procédure, recherches : l'histoire de l'agent orange est largement présentée. Cela permet d'envisager l'aide aux victimes sous tous ses aspects.

Plus concrètement, le site d'un ancien combattant américain présente son projet humanitaire à Da Nang et dans la province de Quang Nam. Outre les informations détaillées sur les victimes de l'agent orange dans cette région, ce site donne directement la liste des adresses des victimes et appelle au soutien d'individus et d'organisations du monde entier.

Enfin, sur la page web du secrétaire général de l'Association d'amitié Grande-Bretagne-Viêt Nam, le visiteur peut donner sa signature en faveur de la procédure intentée par les victimes vietnamiennes aux États-Unis. C'est cette méthode on ne peut plus simple qui a permis de collecter près de 700 000 signatures.

Thanh Huyên



Avec Internet, la cause des victimes de l'agent orange gagne des défenseurs dans le monde entier.

Trinh Công Thanh et « chatdocdacam.info »

À peine sorti de l'École supérieure de droit de Hà Nôi en 2002, Trinh Công Thanh a été atteint par le cancer des os. Les médecins ont décidé de l'amputer d'une jambe, en disant qu'il avait été intoxiqué par l'agent orange. Son



père a participé aux combats à Quang Tri, et au Laos méridional, où l'armée américaine a largué une grande quantité de cet agent toxique. C'est de ce malheur qu'est née une page web sur l'agent orange. « Je désire que ce site Internet aide la communauté à mieux comprendre les victimes et à se préoccuper davantage d'elles. » www.chatdocdacam.info est ainsi devenu un forum du partage et de l'échange. Il fournit les dernières nouvelles sur les victimes de l'agent orange et les activités d'organisations nationales et internationales en leur faveur.

Thu Giang



« Je rêve de pouvoir embrasser le visage de ma mère, ne serait-ce qu'une fois. » La beauté des yeux et l'intelligence d'un visage, démesurés dans ce corps torturé que la maladie ronge un peu plus chaque jour. **Nguyên Ba Duc**, un adolescent de 17 ans, est pris en charge au Village de l'Amitié, près de Hà Nôi. Il ne peut rien faire tout seul. Et ne dort que sur le dos. Chaque soir, ses amis doivent "ranger" ses doigts et ses orteils déformés pour qu'il puisse dormir sans être trop gêné. Ses nuits sont courtes, deux ou trois heures au plus. Mais il reste silencieux jusqu'au matin, de peur de réveiller sa famille. Au milieu de ses trop courtes nuits, le même songe : « Je rêve de pouvoir embrasser le visage de ma mère, ne serait-ce qu'une fois. »





Les jeunes artistes de Hô Chi Minh-Ville prennent le drame de l'agent orange pour source de leurs créations : (de gauche à droite) Bui Công Khanh et les installations dérangeantes de Nguyên Nguyên et Nguyên Minh Phuong.

L'art pour dire l'indicible

Le drame inspire de plus en plus la jeune génération des plasticiens. Une autre façon de témoigner.

es deux dernières années, la douleur des victimes de l'agent orange est devenue un thème récurrent de la communauté artistique vietnamienne, au cœur notamment de l'inspiration des peintres contemporains de Hô Chi Minh-Ville.

Lors de la récente biennale internationale de Séoul et Kwang Ju, en Corée du Sud, le peintre Bui Công Khanh y a ainsi puisé la matière de différentes installations et performances. Seulement éclairé par un projecteur, l'artiste, torse nu, s'y appliquait sur le corps de la farine blanche et des dollars américains. Puis, dans un silence absolu, il entrait dans une cage. Cette métaphore de la prison intérieure des victimes de l'agent orange a beaucoup fait parler.

À Hô Chi Minh-Ville, deux jeunes peintres, Nguyên Nguyên et Nguyên Minh Phuong ont présenté leur installation à la gallerie Blue Space et à "Nuit Blanche", la manifestation organisée par le journal *Tuôi Tre* ("Jeunesse"). Des statuettes en argile y symbolisaient des fœtus malformés et des handicapés qui appellent à l'aide, pieds et mains contractés. À côté, des caisses de produits chimiques laissaient s'échapper les agents toxiques. Ce regain d'intérêt des jeunes plasticiens vietnamiens participe à l'éveil de la conscience des hommes en transfigurant la

douleur des victimes.

Nhiên Phan

Les acquis minimes de la coopération américaine

Le Viêt Nam et les États-Unis ont normalisé leurs relations il y a plus de dix ans. Mais, sur le dossier de l'agent orange, le soutien, au niveau scientifique notamment, demeure insignifiant.

éparer les conséquences d'une guerre reste plus difficile que de la mener. Les lourdes séquelles laissées par la guerre américaine, dont l'agent orange, ont freiné le développement du Viêt Nam mais aussi ajouté la maladie à la pauvreté pour des millions d'habitants. « Le Viêt Nam souhaite coopérer avec les États-Unis, mais ce qui a été réalisé ces derniers temps est sans rapport avec les conséquences de la guerre chimique et n'est pas à la hauteur du niveau scientifique, du potentiel et de la responsabilité du gouvernement américain », estime Lê Kê Son, responsable du Comité national de pilotage pour réparer les conséquences des produits toxiques utilisés par les États-Unis au Viêt Nam.

Début 2002, un colloque scientifique entre le Viêt Nam et les États-Unis a été organisé à Hà Nôi pour faire le point sur l'impact de l'agent orange sur l'environnement et la population. Les délégués ont défini les

thématiques des études et des zones prioritaires ont été identifiées. Cependant, tous les efforts semblent s'être arrêtés à ce niveau. Les relations scientifiques entre les deux pays ont permis de réaliser certains projets, qui demeurent éloignés des besoins. Une certaine réserve préside à la coopération américaine.

Le temps efface les traces

Alors que les victimes des différents produits toxiques employés par les États-Unis sur les fronts du Viêt Nam meurent, le pays doit faire appel à d'autres partenaires étrangers. M^{me} Nguyên Thi Ngoc Toan est l'ancienne chef du département d'obstétrique de l'Hôpital central militaire 108. Elle appartient à la direction de l'Association des victimes vietnamiennes de l'agent orange. Selon elle, des pays comme le Japon, le Canada et plusieurs organisations non gouvernementales internationales ont proposé au Viêt Nam leur collaboration pour étudier les

conséquences des produits chimiques utilisés pendant la guerre. Pour Mme Toan, « les États-Unis ont intérêt à freiner ces partenariats. Les experts américains travaillant avec le Viêt Nam n'ont pas le droit de participer à la rédaction des compte-rendus de recherche, alors que ceux qui y sont autorisés sont priés d'agir dans l'intérêt des États-Unis ». Dans son édition de mars, le New Scientist annonce l'interruption d'un projet américain de recherche de plusieurs millions de dollars. D'après M^{me} Toan, les États-Unis évitent d'évoquer l'agent orange parce qu'ils ne veulent pas accepter que la dioxine est terriblement morbide pour les humains et que le temps en efface les traces. Si les armes servent aux combats entre deux camps adverses, elles ne sont pas censées participer à l'extermination de civils. Sauf à constituer alors un crime de guerre. L'ambassade des États-Unis au Viêt Nam n'a souhaité faire aucun commentaire.

Ngoc Hai

Les associations se concentrent sur l'enfance

Plus de 500 organisations non gouvernementales opèrent au Viêt Nam. Plusieurs apportent un soutien aux victimes de l'agent orange.

ne Occidentale à la peau bronzée prend dans ses bras des enfants vietnamiens handicapés. Dans la rue Nguyên-Truong-Tô, à Hôi An, plus personne ne s'en étonne. C'est Jacqueline Wrafter, 38 ans, une Britannique co-fondatrice du Fonds Kianh. Installée à Hôi An depuis quatre ans, elle vient régulièrement les voir, pour la matinée ou la journée. « Les soigner et jouer avec eux donne un sens à ma vie. »

Le garçon qu'elle tient dans ses bras s'appelle Luong Mai. Il a 15 ans, les membres tordus. Il vit avec 70 autres petits orphelins au Centre social de réadaptation fonctionnelle de la province de Quang Nam. Le plus petit a 15 mois, les autres de 5 à 10 ans. Si quarantetrois de ces enfants connaissent un développement normal, les autres souffrent de handicaps et de maladies, sans doutes dus à l'agent orange pour quelques-uns.

Des opérations gratuites

La rencontre avec ces enfants à Hôi An a été le grand moment de son premier voyage au Viêt Nam, il y a quatre ans, pour Jacqueline Wrafter. À son retour en Grande-Bretagne, elle a sollicité proches et amis pour créer le Fonds Kianh. L'argent a été transmis au centre pour construire une salle de réadaptation fonctionnelle et ouvrir une classe, afin que les enfants apprennent à lire et à écrire. Grâce à cette aide, trois professionnels de la réadaptation fonctionnelle, un instituteur et trois infirmières ont été embauchés.

Le Fonds Kianh compte multiplier ses activités, en lançant des projets avec d'autres organisations non gouvernementales (ONG),



Jacqueline Wrafter (à droite), fondatrice du Fonds Kianh, avec un des enfants du Centre social de réadaptation fonctionnelle de Hôi An.

comme l'américaine Rencontre Est-Ouest. Leur "cible", les enfants des régions défavorisées, en particulier ceux victimes de l'agent orange.

Nombreuses sont les ONG internationales comme l'américaine CRS (Catholic Relief Services), Care ou encore Plan qui mènent des projets relatifs à l'enfance. Depuis peu, douze organisations menant des actions auprès de victimes de l'agent orange se sont regroupées au sein d'un Fonds de réconciliation et de développement. Ce groupe comprend douze organisations. Parmi elles, Apheda (Australian People for Health, Education and Development Abroad), les Croix-Rouge australienne, danoise, norvégienne, américaine, le War Memorial Fund des vétérans américains...

L'intégration des handicapés par l'éducation mobilise de nombreuses ONG. Ainsi, en dix ans d'activités, CRS a engagé près de 7,7 millions d'euros pour plusieurs projets au Viêt Nam. Sur cette somme, plus de 2,1 millions d'euros sont consacrés aux projets vers l'enfance. « Nous cherchons d'abord à améliorer la qualité de l'ensei-

gnement pour ces enfants et l'attitude de la société envers eux », précise Greg Auberry, représentant de CRS au Viêt Nam. Il ajoute : « Nous nous consacrerons bientôt davantage aux enfants handicapés et aux victimes de l'agent orange. »

À Huê, l'organisation CI (Compassion International), implantée depuis cinq ans, a offert une centaine d'interventions chirurgicales orthopédiques pour des enfants originaires de trois provinces du Centre (Thua Thiên-Huê, Quang Tri et Quang Binh). CI a aussi aidé un enfant de 8 ans, Dô Duc Duyên, victime présumée de l'agent orange, à se rendre à Taiwan pour une opération d'une tumeur au cerveau. Une opération qui, au total, a coûté près de 420 000 euros.

Actuellement, 560 organisations opèrent au Viêt Nam pour des programmes humanitaires et de développement. Ils ont représenté au total 140 millions de dollars en 2004. Selon un officiel du ministère des Affaires étrangères, de plus en plus d'organisations s'intéressent au secteur de l'enfance.

Nghiêp Van



Il a vu l'appareil photo. Un sourire béat ouvre sur des dents plantées dans le désordre le plus total. **Hoàng Van Trung** vient de la plage de Cua Lo, dans la province de Nghê An, au Centre du Viêt Nam. A 24 ans, il mesure moins de 90 centimètres. Sa démarche est boîteuse à cause d'une jambe malformée. Trung est aussi sourd et muet. Dans la salle de classe du Village de l'Amitié, près de Hà Nôi, comme partout ailleurs, il ne quitte pas d'une semelle une copine qu'il aime. Son amour s'exprime par des gestes et des sourires. Des sourires qui font sursauter les autres.

Un vétéran transformé en "saint occidental"

Il est venu les armes à la main en 1968, dans la région de Quang Tri (Centre). De retour aux États-Unis, l'agent orange a brisé sa vie. Suel Jones a alors décidé de s'installer au Viêt Nam, à Hà Nôi. Il est le "Ông Tây tiên", le "saint occidental" des enfants du Village de l'Amitié.

a barbe et les cheveux sont blancs. Les lunettes aussi, avec, derrière, un regard chaleureux. Dans cette petite maison de la rue Công-Duc, dans le vieux quartier de Hà Nôi, Suel Jones a disposé un grand nombre de statues, selon la croyance orientale. « J'aime cette collection car elle est empreinte d'humanisme. J'y ai appris des choses pour ma vie personnelle. »

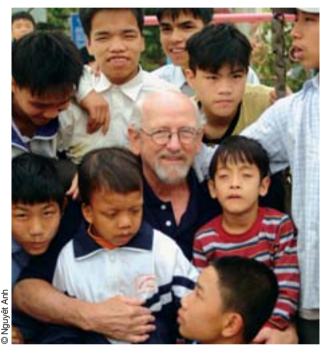
Chaque jour, Suel enfourche son «vieux cheval en fer ». Il file jusqu'au Village de l'Amitié. « En regardant et en écoutant les enfants parler et rire, en les soignant, je me sens heureux. » Suel Jones est très attaché à Nu, une fillette de 10 ans, de Hà Tây (lire également en page 15). La troisième génération des victimes de la dioxine. Elle est muette, sourde et aveugle. Nu dispose d'un odorat sensible. Suel l'aime beaucoup. Il l'emmène toujours chaque 💆 fois qu'il part se promener autour du village. Nu "sent" les gens. La présence de Suel semble lui apporter une portion de bonheur. La voix © se fait basse : « Je pense que Nu est intelligente. Je veux la soigner pour qu'elle puisse ressentir que ceux qui l'entourent éprouvent des sentiments pour elle. »

« Ce sont mes enfants »

Il y a Nu; tous les autres enfants du village aussi. Il leur consacre son temps et ne rentre

Suel Jones passe chaque jour au Village pour jouer avec les enfants.





Ancien combattant, Suel Jones est revenu au Viêt Nam en 1998 : il a "adopté" les enfants du Village de l'Amitié.

aux États-Unis qu'une fois l'an pour collecter des fonds et intervenir lors de conférences. « Je voudrais que les Américains soient au courant d'une chose : aujourd'hui encore, beaucoup de Vietnamiens sont condamnés à vivre avec le danger des bombes et la douleur des maladies causées par l'agent orange. »

La voix faiblit. Les larmes coulent. « Les souvenirs des années de guerre au Viêt Nam sont devenus une obsession. De mai 1968 à juin 1969, j'ai fait mon service à la compagnie Delta, régiment 3 des *Marines*. J'ai participé aux combats à Quang Tri, comme Cua Viêt ou Cam Lô... J'ai vu les appareils américains déverser de l'agent orange là où nous campions. On nous a expliqué qu'il s'agissait d'insecticides et de produits contre le paludisme! »

De retour aux États-Unis, Suel s'est marié. Il s'estimait chanceux d'être encore en vie. Sa femme enceinte, il a "guetté" la naissance de son enfant. Mais cette grossesse, comme la suivante, a été interrompue par une fausse

couche. Les fœtus malformés. « Je ne savais rien du tout ce que l'on appellait l'agent orange jusqu'à ce que l'Association des vétérans américains organise en 1979 un colloque pour étudier les causes des malformations de nos enfants. Nous l'avons finalement trouvée: nous étions touchés par l'agent orange déversé par l'armée américaine elle-même. » Suel a préféré divorcer, pour "libérer" sa femme. Et il a repris le chemin du Viêt Nam en 1998. Un ami lui a montré un article sur le Village de l'Amitié. « Après une journée dans le village, j'ai compris que je devais faire quelque chose pour ces enfants. J'ai décidé de m'installer ici, de leur consacrer ma vie. Je me sens coupable. Je les prends pour mes enfants. Ils sont vraiment mes enfants. Je ferai tout pour eux. »

Les enfants du Village de l'Amitié lui ont donné un surnom. Ils sont d'ailleurs très fiers de leur invention. « Ông Tây tiên, ông Tây tiên! » Pour ces enfants de la dioxine, Suel est le "saint occidental". Lê Thanh Thuy

Quarante-quatre années de solidarité



Francis Gendreau est président de l'AAFV (Association d'amitié francovietnamienne) qui organisait la conférence internationale des 11 et 12 mars à Paris sur les effets des défoliants au Viêt Nam. Des actions de terrain l'ont amené à comprendre l'impact de l'agent orange. Il a alors décidé de faire connaître la situation.

Comment avez-vous choisi de militer en faveur des victimes de l'agent orange?

Lors de voyages au Viêt Nam, nous avons rencontré les victimes, les enfants. Nous avons compris progressivement que les maladies que nous observions étaient dues à l'agent orange et le gouvernement vietnamien nous l'a confirmé. Nous avons donc pris l'initiative de nous mobiliser sur ce problème, à travers la rédaction d'un ouvrage L'agent orange au Viêt Nam, crime d'hier, tragédie d'aujourd'hui et la réalisation de cette conférence.

Quel est le but de cette conférence?

C'est un scandale monstrueux que l'on soit encore obligé de parler de la dioxine et de ses effets, ceux-ci n'étant pas assez connus. Nous souhaitons que l'Association d'amitié francovietnamienne (AAFV) serve de relais auprès de l'opinion publique pour qu'une action puisse s'engager aux niveaux politique et scientifique, et pour susciter des bonnes volontés. Il faut en effet aider les victimes et améliorer la situation environnementale. Il y a beaucoup d'incertitudes scientifiques et un gros effort à mener pour y voir plus clair.

Cette conférence a-t-elle été organisée en soutien à la plainte déposée contre les firmes chimiques américaines ?

Notre initiative a été décidée en novembre 2002, avant le dépôt de cette plainte et donc de façon indépendante. Mais nous avons intégré dans la conférence cette procédure à laquelle nous sommes tous très attachés.

Comment s'est créée l'AAFV?

L'AAFV est l'une des associations de solidarité au Viêt Nam les plus anciennes, elle

a été créée en 1961 pour militer pour la paix et regroupe des personnes attachées à ce pays, pour une raison ou une autre.

Quelle est l'action de l'AAFV?

La Croix-Rouge vietnamienne nous propose des projets; nous les étudions et les mettons en œuvre en fonction de nos priorités et de nos financements. Par exemple, nous aidons des familles pauvres dans des régions reculées en leur achetant des bufflesses, des truies, en faisant creuser des puits ou reconstruire des écoles après des catastrophes. Nous mettons aussi en place des cours professionnels adaptés aux jeunes handicapés (couture, informatique...) et avons acheté 300 fauteuils roulants.

Recueilli par **Géraldine Houot** et **Fabienne Rigal**

Paris : une conférence pour informer et mobiliser

« Informer en direction de toutes les sphères de la société sur un sujet politiquement sensible. » Tel était le but de la conférence internationale sur les effets des épandages de défoliants au Viêt Nam (agent orange et autres agents, dioxine) qui se tenait les 11 et 12 mars au sénat français, à Paris. L'information était présente : explication des conséquences démographiques, économiques et socioculturelles de la défoliation à l'agent orange ; bilan des études génétiques, épidémiologiques et environnementales ; et, bien sûr, explication des suites judiciaires après le rejet de la plainte déposée par les Vietnamiens contre des firmes américaines.

L'assistance, 200 personnes environ, était composée de membres et de représentants d'association de soutien au Viêt Nam, de scientifiques, de journalistes invités pour relayer l'information et de la délégation vietnamienne. M^{me} Nguyên Thi Binh, ancienne vice-présidente de la République et présidente d'honneur de l'Association des victimes vietnamiennes de l'agent orange/dioxine, était présente, ainsi que Trinh Ngoc Thai, ancien ambassadeur du Viêt Nam en France (*lire aussi page 30*). Ce dernier a lu un message de soutien du général Vo Nguyên Giap aux victimes de la dioxine. Entre appels à la mobilisation et explications, la conférence a permis de montrer le chemin parcouru et le travail qu'il reste à accomplir pour que les victimes de l'agent orange soient reconnues.

G. H. et F. R.



« Nous sommes là pour alerter l'opinion »

M^{me} Nguyên Thi Binh, ancienne vice-présidente de la République du Viêt Nam, était à Paris pour la conférence internationale sur les effets des épandages de défoliants. Venue demander la reconnaissance par les États-Unis de leur responsabilité, elle appelait aussi au soutien de la communauté internationale.

Pourquoi vous investissez-vous pour venir en aide aux victimes de l'agent orange?

Nous fêtons cette année le trentième anniversaire de la libération du Sud Viêt Nam et pourtant, nous subissons encore les conséquences de la guerre. Des millions de familles sont affectées par les défoliants toxiques déversés sur le pays et vivent dans des conditions économique et sociale très difficile. Cette situation ne s'est pas améliorée; elle persiste aujourd'hui encore avec les enfants de la troisième génération, victimes eux aussi de la dioxine. Quand je vois ces enfants, je ne peux pas le supporter. Ce ne sont plus des êtres humains. Cela pèse sur notre cœur.

Quel est le sens de votre présence à cette conférence sur les effets des défoliants utilisés pendant la guerre?

Si je suis ici, c'est en soutien aux victimes de l'agent orange déversé par l'armée américaine sur le Viêt Nam. Nous devons faire appel à toutes les forces de justice dans le monde pour soutenir ceux qui subissent les effets de la dioxine et aider à soulager leurs grandes souffrances. Au niveau de la communauté internationale, le soutien est très limité car ces souffrances et leurs causes ne sont pas connues. Cette conférence a pour but d'alerter l'opinion publique.

Lors de l'Accord de Paris en 1973, vous étiez la représentante du Gouvernement révolutionnaire provisoire du Sud Viêt Nam. Avaitil été question alors d'une aide aux victimes de la guerre chimique?

Il en a été question dans l'article 21 sur les relations entre les États-Unis et le Viêt Nam. Les États-Unis devaient aider le Viêt Nam à se reconstruire et s'étaient engagés à réparer ce qu'ils avaient endommagé. Au contraire, ils ont mis le Viêt Nam sous embargo pendant vingt ans après la guerre et maintenant ils refusent de reconnaître leurs torts et d'admettre leur responsabilité.

Que pensez-vous du rejet de la plainte des victimes de l'agent orange par la cour américaine de Brooklyn?

Dès le début nous savions que ce serait une lutte difficile. Le chemin vers la recherche de la justice est très long, surtout avec les États-Unis. Nous pensons que la cause des plaignants est juste et qu'il faut leur rendre justice. Nous continuerons à combattre jusqu'au bout dans ce but. Et pour



M^{me} *Nguyên Thi Binh* : « *Que les États-Unis acceptent toute leur responsabilité*. »

augmenter nos chances de succès, nous allons mobiliser l'opinion publique.

Que pensez-vous de l'attitude des États-Unis?

Les Américains critiquent le Viêt Nam sur son application de la démocratie et des droits de l'homme mais la question des victimes de l'agent orange est une bien plus grande atteinte aux droits de l'homme. La politique vietnamienne est très sage : pour l'intérêt du pays nous avons décidé de laisser de côté le passé et de regarder vers l'avenir. C'est pourquoi nous faisons appel aux États-Unis pour qu'ils acceptent toute leur responsabilité : cela serait bénéfique pour le peuple vietnamien mais aussi pour le peuple américain.

Recueilli par **Géraldine Houot** et **Fabienne Rigal**

« Guérir les blessures de la guerre »

Signé à Paris le 27 janvier 1973, après plusieurs années de pourparlers et de négociations, l'Accord sur la cessation de la guerre et le rétablissement de la paix au Viêt Nam marque la fin de l'intervention massive américaine sur le territoire vietnamien.

L'article 21 de l'Accord précise que « [...] les États-Unis contribueront à guérir les blessures de la guerre et aideront à la reconstruction de la République démocratique du Viêt Nam ». Pour ceux qui se battent aujourd'hui avec les victimes de l'agent orange, cet article 21 n'a jamais été respecté.



Le 27 janvier 1973, à Paris, M^{me} Nguyên Thi Binh, chef de la délégation du Gouvernement révolutionnaire provisoire de la République du Sud Viêt Nam, signe l'Accord sur la cessation de la guerre et la rétablissement de la paix au Viêt Nam.

Pour en savoir plus

Si vous souhaitez vous renseigner et rassembler des documents sur le dossier de l'agent orange, les sites Internet et les livres sont d'utiles ressources. Florilège.

Les sites Internet

www.vava.org.vn

[en vietnamien]

L'Association des victimes vietnamiennes de l'agent orange présente ses activités, la procédure engagée aux États-Unis, certains articles de presse et les mesures en faveur des victimes de l'agent orange...



www.chatdoccacam.info

[en vietnamien]

Sur ce site, réalisé par un jeune handicapé, vous pourrez trouver un suivi de l'actualité au Viêt Nam et à l'étranger sur l'agent orange et de la procédure intentée par les victimes vietnamiennes aux États-Unis.



www.vnrc.org.vn

[en vietnamien]

Site de la Croix-Rouge vietnamienne avec des informations sur les victimes.

www.quangnamdanangfund.org

[en anglais]

La page d'un ancien combattant américain. Il mène une action humanitaire à Da Nang et dans la province de Quang Nam. Il a aussi collecté près de 4 000 lettres de victimes et des photos montrant les atrocités de l'utilisation de l'agent orange.

www.vvaw.org

[en anglais]

La tribune des anciens combattants américains opposés à la guerre au Viêt Nam.

www.ffrd.org.indochina/agentorange.html [en anglais]

La tribune du Fonds de réconciliation et de développement fournissant les dernières informations sur le déroulement de la procédure, les colloques, les événements, les recherches scientifiques, la politique du gouvernement américain et la situation au Laos et au Cambodge.

www.hat field group.com/index.php

[en anglais]

Organisme de consultants canadiens qui présente les résultats de recherches sur les êtres humains et l'environnement ainsi que des liens sur la recherche internationale.

www.vietnamfriendship.org

[en anglais]

Le site du Village de l'Amitié (voir page 36).

www.vietnam-dioxine.org

[en français]

Présentation des organisations qui travaillent sur le secteur et recueil d'articles ayant traité le sujet.



www.7ici.org/lesenfantsdeladioxine

[en français]

La page *web* d'une association de soutien aux enfants victimes de l'agent orange, qui présente plusieurs témoignages.

Livres et documents

Agent orange in the Vietnam War: History and Consequences

[en anglais, édité au Viêt Nam] par Professeur-docteur Lê Cao Dai

Waiting for an Army to Die: Tragedy of Agent Orange

[en anglais]

par Fred A.Wilcox, Seven Locks Press, Washington DC, 1989

Agent Orange Collateral Damage in Vietnam [en anglais]

par Philip Jones Griffiths, Trolley Press, Hartford (Connecticut), 2004

The Dioxine War: Truth and Lies about the Perfect Poison

[en anglais]

par Robert Allen, Pluto Press (Londres), 2004

Trespass Against Us: Dow Chemical & the Toxic Century

[en anglais]

par Jack Doyle, éd. Common Courage Press, Monroe (Maine), 2004

Agent Orange on Trial

[en anglais]

par Peter Schuck, éd. Harvard UP, Cambridge (Massachusetts), 1986

L'agent orange au Viêt Nam, crime d'hier, tragédie d'aujourd'hui

[en français]

par l'Association d'amitié franco-vietnamienne, éd. Tirésias, Paris, 2005



Les versions en vietnamien, en français et en anglais de ce numéro spécial sont disponibles en ligne, à l'adresse:www.esj-lille.fr/article.php3?id article=125



Vivre, dit-elle

Ses lettres à l'écriture régulière et penchée arrivent presque chaque mois. J'ai croisé Hai lors d'un reportage sur les victimes de l'agent orange dans la province de Thai Binh en juillet 2004. Depuis, ses courriers me disent tout d'elle. La confession d'une jeune femme qui cherche à « se redresser ».

arfois, je rêve d'être aveugle, sourde ou muette. Pour ne plus témoigner, pour ne plus réfléchir et pour ne plus souffrir des dégâts que l'agent orange a causé à ma famille.» Hà Thi Hai est née en 1976 dans la province de Thai Binh, au Nord du Viêt Nam. C'est la deuxième fille de la famille. La seule qui jusque récemment était encore en état d'aller à l'école. Son père, ancien combattant, ne pensait pas que le brouillard tombé des avions dans la province de Quang Tri allait polluer son corps. L'agent orange a accompli son "œuvre" de destruction silencieuse. Le mal et le malheur se sont transmis à ses trois enfants.

Hai a dû quitter l'école après la cinquième. La santé ne suivait plus. Il y avait aussi ce complexe vis-à-vis de ce corps déformé qu'elle habite. Depuis, elle reste à la maison, s'efforce de remuer ses mains et ses pieds à demi-paralysés, pour s'occuper. Elle fait la cuisine et patiente jusqu'au retour de son père, de son frère et de sa sœur.

« Papa les emmène avec lui dans les champs pour les surveiller. Ils sont plutôt en forme

recevoir Ils disent

physiquement, mais ils n'ont aucune mémoire. Un jour, ils ont oublié de bifurquer à temps pour prendre le chemin de la maison et ils ont marché jusqu'au hameau voisin. La petite Ba n'arrive même pas à repiquer de jeunes plants de riz. Parfois, lors de ses crises, elle se roule par terre et piétine les pousses.

Quant à mon frère, ses yeux se mettent à rouler quand la crise arrive. Alors il me court après, en m'insultant, pour me battre. Plusieurs fois les coups me sont tombés dessus, mais je ne peux qu'avoir de la pitié. Quand il reprend conscience, il me prend dans ses bras. Et lui et moi nous pleurons. »

Dans la famille, la mère de Hai est celle qui se porte le mieux. Enfin, celle dont la santé est la moins chancelante. Pour améliorer le quotidien, elle vend quelques légumes. Pour ses enfants.

Hai poursuit : « Je viens de recevoir le diagnostic des médecins. Ils disent que l'agent orange a affecté ma moëlle et atrophié mes muscles. C'est inopérable et incurable. Je vais petit à petit perdre l'usage de mes membres et ne plus bouger. » Croyant soulager sa famille, Hai a cherché à se suicider. Elle a avalé des médicaments. Trop de médicaments. Après cette tentative d'adieu, ses proches l'ont aidée à "se redresser".

Dans sa dernière lettre, Hai écrit qu'elle, son frère et sa sœur ont été reçus au centre de réhabilitation fonctionnelle. « Beaucoup de gens nous ont rendu visite. Ils m'ont conseillé de faire l'effort de vivre. » Point. Puis une dernière phrase : « Je le ferai. »

Lê Thanh Thuy